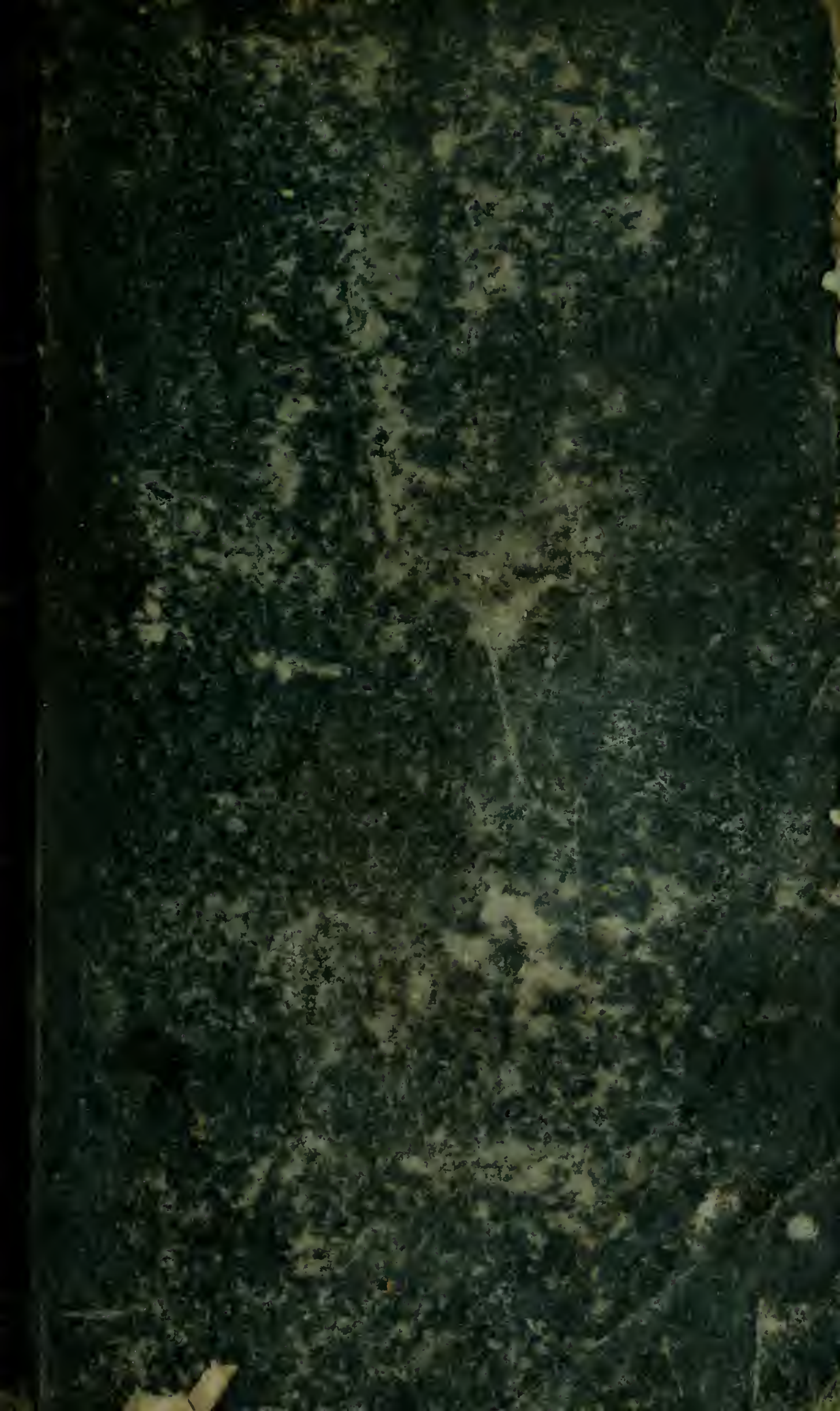




Small white 3/6

LE
BONHOMME NOCK

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES.

Une Femme à trois visages, par Ch. Paul de Kock, 6 vol. in-8.
Une Existence Parisienne, par Mme de Bawr, 3 vol. in-8.
Les Yeux de ma tante, par Eugène Scribe. 3 vol. in-8.
Les Exploits de Rocambole, par Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Le Bonhomme Nock, par A. de Gondrecourt. 6 vol. in-8.
Le Vagabond, par L. Enault et L. Judicis. 4 vol. in-8.
Les Ruines de Paris, par Charles Monselet. 4 vol. in-8.
Les Viveurs de Province, par Xavier de Montepin. 6 vol. in-8.
Les Coureurs d'Amourettes, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
La dame au gant noir, par Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Les Émigrans, par Elie Berthet. 5 vol. in-8.
Les Cheveux de la reine, par madame la comtesse Dash 3 vol. in-8.
La Rose Blanche, par Auguste Maquet, 3 vol. in-8.
La Maison Rose, par Xavier de Montépin, 6 vol. in-8.
Le club des Valets de Cœur, par Ponson du Terrail, 8 vol. in-8.
Monsieur Cherami, par Ch. Paul de Kock, 5 vol. in-8.
L'Envers et l'Endroit, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.
Les Drames de Paris, par Ponson du Terrail, 9 vol. in-8.
Le Prix du sang, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Nena-Sahib, par Clémence Robert. 3 vol. in-8.
La Reine de Paris, par Théodore Anne. 3 vol. in-8.
Un ami de ma femme, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
La Maison mystérieuse, par mad. la comtesse Dash. 4 vol. in-8.
Le Bossu, aventures de cape et d'épée, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
La Bête du Gévaudan, par Élie Berthet. 5 vol. in-8.
Les Spadassins de l'Opéra, par Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Le Filleul d'Amadis, par Eugène Scribe. 3 vol. in-8.
La Louve, par Paul Féval. 6 vol. in-8.
Les Folies d'un grand Seigneur, par Ch. Monselet 4 v. in-8.
La Vieille Fille, par A. de Gondrecourt. 4 vol. in-8.
Le Masque d'Acier, par Théodore Anne. 4 vol. in-8.
Le Juif de Gand, par Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier.* 4 vol. in-8.
La Princesse Russe, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
La Fille Sanglante, par Charles Rabou. 4 vol. in-8.
La Belle Provençale, par le vicomte Ponson du Terrail. 6 v. in-8.
Dettes de Cœur, par Auguste Maquet. 2 vol. in-8.
Le Tigre de Tanger, par Paul Duplessis, et A. Longin. 5 v. in-8.
Le Médecin des Voleurs, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
La Tour Saint-Jacques, par Clémence Robert. 4 vol. in-8.
L'Homme de Fer, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
Les Chevaliers errants, par Féré et St-Yves. 4 vol. in-8.
Le Guetteur de Cordouan, par Paul Foucher. 3 vol in-8.
Les Petits Bourgeois, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.
Le Pêcheur de Naples, par Eugène de Mirecourt. 4 vol. in-8.
Le vicomte de Chateaubrun, par Gabriel Ferry. 2 vol. in-8.
La Famille Beauvisage, par H de Balzac. 4 vol. in-8.
Le Château de la Renardière, par Marie Aycard. 4 vol. in-8.

Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis.

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LE
BONHOMME
NOCK

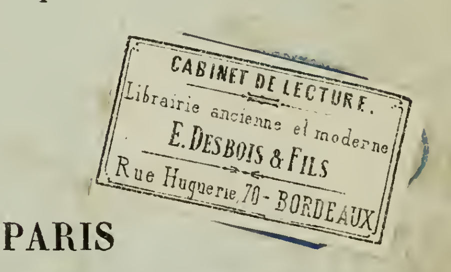
PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

I



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES

VIVEURS DE PROVINCE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Tout le monde connaît *les Viveurs de Paris*, l'un des livres les plus populaires et les plus célèbres de notre époque, l'un de ces romans dont le succès a marqué la place à côté des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Parents pauvres*. L'auteur de ce chef-d'œuvre nous donne aujourd'hui la suite, ou plutôt la contre-partie de cette magnifique étude des mœurs parisiennes. Après avoir photographié les tableaux changeants et pittoresques de la grande ville, après avoir mis sous les yeux de ses innombrables lecteurs les drames et les scandales de la reine du monde, il va nous initier aux émotions et aux mystères de cette vie de province, bizarre et peu connue, même des provinciaux.

Jamais la plume de l'écrivain, si fécond et si aimé du public, ne s'est montrée mieux inspirée. Tour à tour dramatique, touchante et comique, elle raconte avec un art infini, avec une habileté merveilleuse, les péripéties multiples d'une histoire vraie et terrible, pleine d'intérêt et d'émotion.

Nous croyons pouvoir prédire un succès immense et mérité aux *Viveurs de province*, cet indispensable complément des *Viveurs de Paris*.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ÉLIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE PREMIER.

PROLOGUE.

LE BARON DELMAS.

En 1815.

I

Le 18 juin 1815, entre six et sept heures du soir, les cuirassiers du général Milhaud et ceux du général Kellermann, les chasseurs, les lanciers, les dragons

et les grenadiers à cheval de la vieille garde accomplissaient, sur le plateau de Mont-Saint-Jean une série d'actions d'éclats qui seront, dans l'histoire, à l'impérissable honneur des glorieux vaincus de Waterloo.

« *Je n'ai jamais rien vu de plus admirable à la guerre*, a dit le duc de Wellington, *que les charges réitérées des cuirassiers français sur mes troupes de toutes les armes.* » Et, en effet, l'armée anglaise, illustrée à bon droit par sa tenacité dans cette mémorable bataille, eût été complètement détruite par notre cavalerie, si la fortune

ne s'était pas, deux fois en deux heures, déclarée contre nous en la sauvant par ces sortes de miracles qui sont les hasards de la guerre.

Notre intention n'est point d'ajouter aux récits d'un désastre national qui changea la face du monde un récit nouveau. Trop d'historiens et de chroniqueurs, trop de livres et de brochures ont, tour à tour, parlé de ce tragique épisode, où les larmes de notre légitime orgueil se sont mêlées au sang de nos soldats. Vingt-cinq mille Français et soixante mille Anglo-Prussiens sont res-

tés morts ou blessés dans ces champs funèbres où retentirent les derniers coups de canon d'une guerre de vingt années. Dix heures d'une lutte gigantesque attestèrent une fois de plus, à Waterloo, qu'il suffit de frapper du pied le sol de notre France, pour en faire sortir des soldats dignes du nom que leur ont laissé leurs pères... Nous ne raconterons pas cette bataille, dont le souvenir saigne encore dans nos moindres bourgades; mais pour que le lecteur fasse sur le champ connaissance avec deux des principaux personnages du récit que nous allons entreprendre, il nous faudra soulever, pendant quel-

ques instants, l'un des coins du crêpe dont notre piété a couvert cette immortelle journée.

Je me suis souvent arrêté devant un tableau d'un aspect terrible et grandiose, qui représente des escadrons de cuirassiers défilant au galop sous les yeux de l'Empereur, à l'heure de minuit, dans des flots de poussière et d'épaisses ténèbres que tranchent quelques pâles rayons d'une lune fantastique. Le peintre, inspiré par le noir génie des combats, a communiqué sa fièvre à tous les

êtres qui se meuvent sur sa toile ; l'œil est ébloui, le cœur se trouble et l'esprit frissonne à l'aspect de cette multitude armée et qui semble être emportée par une rafale. Les casques brillent de reflets sinistres ; les longues crinières flottent en désordre ; les hommes ne jettent qu'un même regard dans lequel il y a du sang, de la démence, des éclairs de vengeance et de la furie ; les chevaux se précipitent avec rage, leurs naseaux fument ; ils galopent tous avec une vitesse égale ; et cependant tous ils ont pris le mors aux dents. Les bras croisés, le front calme, la lèvre amère, l'Empereur voit passer cet ouragan de

fer; on dirait que, sur la fin d'une bataille décisive pour son trône et l'orgueil de ses armées, il lance sa dernière réserve, ses géants sur des bataillons trop lents à se rompre! De ce tumulte, il ne s'échappe aucun cri que l'imagination puisse saisir, mais on entend gémir le sol comme aux approches d'un tremblement de terre, et le souffle des chevaux se mêlant aux cliquetis des armes, c'est un bruit sourd, cadencé, immense, indéfini, qui frappe de terreur le spectateur fasciné.

Cette fiction saisissante du peintre lui

a sans doute été inspirée par les charges qu'exécutèrent, pendant deux heures, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, les sept mille cavaliers des généraux Milhaud, Kellermann et Guyot. Sur l'attestation de lord Wellington lui-même, c'est bien ainsi que nos cuirassiers durent aborder les dragons anglais qu'ils anéantirent, et le carré du général Hackett, qui, sabrés, reformés dix fois, furent dévorés à la onzième charge tombant comme la foudre sur leurs baïonnettes renversées, mais non pas dispersées.

Ce combat, l'épisode le plus héroïque

de la journée, suffirait à lui seul pour immortaliser notre désastre à l'égal d'une victoire, si, à quelques pas de nos cavaliers, l'infanterie du maréchal Ney n'avait pas ajouté aux richesses de sa vieille illustration.

« Singulière défaite ! s'est écrié le no-
« ble captif de Sainte-Hélène, où, mal-
« gré la plus horrible catastrophe, la
« gloire du vaincu n'a point souffert, ni
« celle du vainqueur augmenté. La mé-
« moire de l'un survivra à sa destruc-
« tion ; la mémoire de l'autre s'enseve-
« lira peut-être dans son triomphe. »

Détournons nos regards du plan général de cette bataille, dont une inexorable fatalité et des fautes inexpliquées encore aujourd'hui ont fait le sujet d'un long deuil pour la patrie; concentrons-les, pour quelques instants, sur le plateau de Mont-Saint-Jean; et abandonnant les graves méditations de l'historien, reprenons la plume capricieuse du romancier, cette plume qui semble ne s'occuper des faits avec étourderie, que pour peindre les hommes avec plus de vérité.

. . . .

Entre six et sept heures du soir, le 18 juin 1815, les sept mille cavaliers de la garde et de la ligne lancés par ordre du maréchal Ney sur le plateau de Mont-Saint-Jean pour en finir avec l'armée anglaise, menacée d'une complète destruction, sè trouvaient réduits à cinq mille combattants. L'élan général avait été si grand que les grenadiers à cheval et les dragons du comte Guyot n'y avaient pas pu résister, et, qu'entraînant leur chef, ils s'étaient jetés dans la mêlée, quoique destinés à former une ligne de réserve. Fatal enthousiasme, car cette réserve allait faire défaut au puissant génie de l'Empereur, au moment où l'apparition

de Blücher permettrait à Wellington un retour offensif.

L'un des régiments de cuirassiers de Milhaud venait de se reformer tant bien que mal, après avoir fourni sa dixième charge ; tous les sabres étaient teints de sang ; chaque cuirasse était bosselée ; les chevaux, épuisés, haletants, semblaient demander grâce aux éperons de leurs cavaliers ; il fallut leur donner quelques minutes de repos. Ce repos fut pris dans le vacarme même de la lutte que d'autres régiments continuaient sans re-

lâche, à travers la fusillade nourrie à courte portée par l'infanterie anglaise, et pendant que les obus bondissaient dans tous les sens sur ce terrain couvert de cadavres, de boue, de moissons fauchées par le fer, d'armures brisées et d'un nuage de poudre aussi épais que le plus lourd brouillard.

— *A vos chefs de file!* s'écria d'une voix ferme et puissante un chef d'escadron qui, dans cette effroyable tempête, conservait un calme en quelque sorte surnaturel : *A vos chefs de file* et *botte à botte,*

répéta le commandant : que la légère s'éparpille, c'est son métier ; quant à nous, enfants, nous devons faire masse et arriver comme un boulet... En arrière les blessés, et rendez la main pour que vos chevaux soufflent ; la danse va recommencer.

— Fritz, dit un cuirassier à son voisin, il paraît que le colonel a cassé sa pipe, puisque le commandant *Cogne* à la parole.

— Hé donc ! répondit Fritz, est-ce

que tu ne l'as pas vu tomber, le colonel ?

— Moi ! je ne vois rien du tout depuis vingt minutes, j'ai z'une mouche dans l'œil gauche et z'une paille dans l'œil droit... regarde !

Le soldat tourna la tête vers son camarade ; la visière de son casque était brisée, une longue balafre sillonnait son front près des sourcils, et ses yeux étaient pleins de sang.

— Tiens ! c'est vrai, dit Fritz sans s'émouvoir, c'est une bonnne taloche que tu as là... Passe derrière.

— Merci ! Qui me conduirait ? J'aime mieux aller de l'avant... Ainsi, le colonel est mort ?

— Il s'est fait ramasser par un biscaïen qui l'a pris par la poitrine après avoir pris son cheval par la tête... Les deux n'ont fait qu'un tas !

— Mais le père *Cogne* n'est pas le plus

ancien ; où sont les autres commandants ?

— *Ad patres*, mon vieux !... Sont-ils bêtes ces fantassins de s'acharner à tirer sur ma cuirasse, voilà dix bosses qu'ils y font en un quart d'heure ;.., c'est égal, celle-ci m'a donné un fichu point de côté... Je bâille comme une anguille.

— Cré coquin ! le chef armurier va-t-il en avoir des réparations à faire !

— Pas tant que le major *Coupe toujours*...

—*Préparez-vous pour charger*! commanda d'une voix sonore et vibrante le chef d'escadron.

— Bon! marmotta le cuirassier blessé : si j'avais pu au moins débarbouiller l'un de mes *œils!*

L'homme que ses soldats appelaient le commandant *Cogne*, était de stature colossale, et il montait un cheval noir superbe plein de vigueur, malgré les fatigues de la journée. Le commandant pa-

raissait posé sur sa selle comme une statue d'airain ; le cheval était ardent, le cavalier était froid ; on eût dit qu'il suivait d'un œil simplement attentif une paisible manœuvre sur un champ d'exercice ; mais, en le regardant de plus près on voyait, à son uniforme déchiré, taché de poudre et de sang, qu'il avait pris déjà une large part à la lutte. C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; il s'appelait Delmas, portait la croix d'officier de la Légion-d'Honneur et avait été créé baron après Wagram. Les cuirassiers le surnommaient le commandant *Cogne*, parce que son poignet de fer ne s'abattait jamais sur un ennemi sans le

coucher par terre. Son dévouement à l'Empereur était un culte; il avait fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire ; l'Égypte , l'Espagne , l'Allemagne et la Russie l'avaient vu debout, dominant de toute la tête les rangs de la troupe avec laquelle il allait au feu ; et, singulier caprice de la fortune, ce magnifique soldat, brave comme son épée, n'avait jamais été blessé : le sabre, le mousquet, le canon l'avaient toujours respecté ; c'était un paladin de l'Arioste.

Lorsqu'il eut commandé « Préparez-vous pour charger, » le baron Delmas

jeta un long regard sur le peloton auquel appartenaient le cuirassier Fritz et son camarade aveuglé par un coup de sabre. Ce regard avait une expression de tristesse navrante; il fut accompagné d'un tressaillement que nul ne put saisir quoique toute la personne du colosse en eût été ébranlée.

Quelle était la cause de cette émotion?



CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Le baron avait un fils qui, nommé lieutenant à la bataille de Ligny, servait dans le régiment de son père, et commandait le peloton de Fritz. A la dixiè-

me charge fournie par ce peloton, le jeune Paul Delmas avait disparu ; son peloton s'était rallié sans lui, et cependant le court repos accordé à ses escadrons, le commandant, devenu chef de corps par la mort du colonel, avait espéré qu'égaré par l'impétuosité de sa course, son fils ne tarderait pas à le rejoindre. Il était confirmé dans cette espérance par l'absence d'un vieux maréchal-des-logis nommé Nock, qu'il avait placé comme tuteur à portée du jeune officier. Ce Nock était d'une carrure à couvrir largement deux poitrines qui se seraient abritées derrière la sienne. Sa force était tellement prodigieuse, qu'il ne combat-

tait qu'avec le poitrail de son cheval et le pommeau de sa formidable latte; il ne tuait pas, il assommait.

Nock avait été chargé de veiller sur Paul Delmas. La fougue du jeune Delmas avait pour contrepoids l'imperturbable flegme du vieux reitre qui riait de la fusillade, et ne prenait au sérieux que les boulets de douze. Paul et Nock ne reparaissant pas, le baron Delmas se donna une minute pour les pleurer en dévorant ses larmes; puis il essuya la lame de son sabre sur la crinière de

son cheval, présage terrible, selon ses habitudes, des victimes qu'il allait immoler à leur mémoire, à sa vengeance.

Le commandant se tourna face aux escadrons qui étaient massés en colonne, et il allait les mettre en mouvement, lorsque deux cavaliers, couverts chacun par un drapeau pris à l'ennemi, arrivèrent au galop derrière lui.

— Père! s'écria un de nos cavaliers : à la fin, j'en ai un ; mais Nock a enlevé le plus beau.

Il fallait une âme de fer pour combattre la puissante émotion que causa au baron ce retour inespéré. Un doux rayon de joie éclaira spontanément le sombre visage de l'heureux père, et il dit :

— Si vous avez tous les deux entendu sonner le ralliement, vous avez eu grand tort de vous amuser à des bagatelles... Le premier devoir est d'obéir pour la retraite comme pour la charge. A vos places.

Puis, appelant, par leurs noms, deux

cuirassiers qui sortirent aussitôt des rangs, le commandant ajouta :

— Prenez ces deux chiffons, portez-les à l'Empereur qui est à la ferme de la *Belle-Alliance*, et dites-lui que le régiment est en train d'en ramasser d'autres.

Lancés de nouveau, les cuirassiers tombèrent pour la onzième fois sur la brigade du major-général Hackett, qui fut littéralement couchée par terre ; nos cavaliers percèrent toute la première li-

gne anglaise, et arrivèrent à la seconde, où, rejoints par les dragons de la garde, ils tinrent bon pendant plus d'une heure sous des feux croisés, qui se rallumaient aussitôt que les sabres les avaient éteints.

Si brave que soit un homme, son bras se fatigue à frapper ; si vigoureux que soit un cheval, ses forces s'épuisent et l'ardeur de son maître n'en peut plus rien obtenir. Harassée, hors d'haleine, notre cavalerie s'arrêta ; elle avait fait des prodiges et ne pouvait pas faire un miracle ;

il ne lui restait plus que la force morale d'attendre la mort, et elle l'attendit. sans broncher, sur le terrain même qu'elle avait si brillamment conquis.

Les cuirassiers de Milhaud et de Kellermann, vinrent se reformer sur le bord de la terrasse du Mont-Saint-Jean, prêtant le flanc gauche à ces mèmes canons qu'ils avaient pris dix fois sans pouvoir les conserver, et qui leur enlevaient des files entières. Ces héroïques régiments, disloqués par leurs propres triomphes, étaient réduits de plus de

moitié, et les chevaux qui restaient ne tenaient plus debout.

— Tu es bien sûr de n'être pas blessé, père? demanda Paul Delmas au baron.

— Blessé! oh! oui, je suis blessé..... cruellement...

— Je m'en doutais... mettez pied à terre... vous êtes pâle à faire peur...

— Enfant! interrompit le baron, ras-

sure-toi, le coffre est solide ; le cœur seul est malade... Ah ! je voudrais être seul et bien loin pour pleurer tout à mon aise !

Paul se tut par respect pour cette grande douleur qu'il ne comprenait pas bien, mais n'osait pas troubler ; son père était, comme toujours, sain et sauf, et, quoique le feu fût encore très-vif, la nuit approchant, le combat devait finir, le jeune lieutenant se croyait sûr de coucher sur le champ de bataille. Le commandant le tira bientôt de son erreur.

— Paul, lui dit-il, tu t'es battu à Dresde, a Leipsick, à Hanau, en Champagne, à Ligny, et sur ce satané plateau, auquel l'histoire donnera un nom que je maudis d'avance ; tu n'as donc déjà pas mal travaillé pour tes vingt-trois ans; mais si tu ne vois pas clair dans ce qui se passe, tu n'es qu'un conscrit, mon garçon.

— Je t'avouerai cher père, n'avoir vu jusqu'à présent que des Anglais et des Hollandais.

— Pauvre innocent! interrompit le

baron, regarde là-bas à droite au-delà du ravin, écoute le canon qui tonne dans cette direction, et remarque combien nous arrivent plus serrés, depuis dix minutes les boulets de Wellington... il est huit heures et demie... sais-tu ce qui se passera à neuf heures?

— Le canon que nous entendons à droite, est le canon du maréchal Grouchy; voyez plutôt les régiments de Nassau qui sont culbutés sur les bataillons de la vieille garde, et si Wellington se dépêche de brûler sa poudre, c'est qu'il jouit de son reste... Dans une demi-heu-

re, nous serons, une fois de plus, vainqueurs de l'Europe !



— A neuf heures, peut-être avant, répondit le baron, notre armée si enthousiaste et si vaillante, ne sera plus qu'un troupeau de fuyards saisi d'une odieuse panique et sabré par la canaille à cheval de Blücher, car je les connais, ces hussards noirs, ils ne valent pas un coup de poing de Nock.

— A Ligny, j'en ai étranglé trois de

suite, mon commandant : trois poulets, interrompit Nock, qui écoutait le baron comme un oracle.

— C'est Blücher qui arrive et non pas Grouchy, reprit le commandant ; nous sommes entre deux feux, et nous avons, sans une réserve à leur opposer, plus de deux cent mille hommes à nos trousses... Ecoute bien, garçon, ce que je vais te dire : si la nation fait justice des traîtres qui sont à Paris, l'Empereur prendra sa revanche, je ne sais où, mais... As tu entendu?

— Quoi ;

— Un mot terrible que je ne répéterai pas... un mot qui entre dans l'âme, comme une balle empoisonnée dans le cœur. Paul, je t'avais confié l'aigle du regiment... rends-la moi.

— Eh quoi ! père, pensez-vous que je ne saurai pas la défendre ?

— Tu as le courage du lion, mais tu

n'en as pas la force... Donne, je suis plus solide que toi.

Paul remit au baron l'étendard du régiment, le baron cassa la hampe qu'il jeta avec le drapeau dans une broussaille allumée par un obus, et il cacha l'aigle sous le plastron de sa cuirasse.

— Dieu me pardonne, murmura Nock : On crie *sauve qui peut* par là-bas.

— C'est un cri que les cuirassiers

n'entendent jamais, répondit le commandant. Paul, quoi qu'il arrive, je t'ordonne de ne pas me quitter d'une longueur de cheval... Tu me le promets ?

— Sur l'honneur, père.

— Et toi aussi Nock ?

— Suffit, mon commandant.

— Allons! suivons le mouvement,

puisque les camarades font face en arrière, puisqu'il faut tourner le dos !... Au pas, cuirassiers, au pas comme pour un enterrement !

Le baron avait prédit juste ; sa longue expérience, son coup d'œil rapide et son mâle sang-froid lui avaient fait pressentir notre défaite, notre déroute. Une horrible confusion régnait au-dessous du plateau de Mont-Saint-Jean, Blücher et Wellington, réunis par un coup de fortune qui les étonna, dans leur ivresse, poussaient nos régiments rompus que couvraient, seuls, quelques bataillons de la vieille garde

destinés à mourir comme les défenseurs sacrés des Thermopyles.

La bataille engagée à onze heures du matin, se terminait à neuf; il était nuit close, mais la lune se levait pour éclairer notre désastre, pour livrer nos insensés fuyards aux milliers de cavaliers prussiens lancés à leur poursuite, et qui firent, jusqu'au jour, sans péril comme sans gloire, un métier d'égorgeurs.

Les sept mille chevaux lancés sur le

plateau de Mont-Saint-Jean, s'étaient fondus, dispersés, pour ainsi dire, par la victoire. Désorganisés par des combats individuels, errants sur ce terrain qu'ils parcouraient dans tous les sens, frappant partout et de partout frappés, nos cavaliers, auxquels il manquait un chef suprême, quoique trois généraux illustres fussent à leur tête, s'écoulèrent dans des directions diverses, et se perdirent dans le torrent qui se précipitait vers Gennapes, Marchiennes et Charleroy.

Les escadrons mutilés du baron Delmas furent les derniers à se rompre. Les

boulets ne purent pas désunir et tailler en pièces ces colosses bardés de fer, qui se serraient tout sanglants les uns contre les autres à chaque trouée faite dans leurs rangs; nul ne se plaignait, tous étaient mornes et résignés avec une muette fureur; ils apparaissaient dans les sombres vapeurs de cette tempête, comme de gigantesques ruines qui prêtent leurs flancs lézardés au tonnerre sans être ébranlées. Mais ce que le canon fut impuissant à détruire, le flot des fuyards l'emporta. Dès que les cuirassiers furent au bas du plateau, une masse saisie de vertige se rua sur eux; la digue était trop faible! elle fut broyée, entraî-

née par ces mêmes hommes qui, moins d'une heure avant la débacle, se jetaient tête baissée, un contre trois, sur un des bataillons cédant à leur furie. En vain le baron Delmas, en vain son fils, en vain le vieux Nock, firent-ils des efforts surhumains pour arrêter ce désordre forcé, ils ne purent rallier qu'une dizaine d'hommes, le reste fut noyé, dans la déroute, tout disparut!

Cependant le commandant avisa un groupe de quelques cavaliers qui se retiraient lentement, quoique des dragons anglais en grand nombre, les suivissent

de fort près. Il s'approcha du groupe, l'examina, puis, saisissant le lieutenant Paul par le bras, et l'arrêtant, il cria d'une voix retentissante : *Vive l'Empereur* !

Ce cri domina l'effroyable tumulte. Les Anglais, harrassés de fatigue, s'arrêtèrent, croyant à une nouvelle attaque ; un homme se détacha vivement du groupe, et marcha droit au baron qui salua du sabre.

— Est-ce toi, Delmas ?

— Oui, Sire... Je ne peux pas me faire

tuer, répondit le baron avec des larmes dans la voix.

— Où est ton colonel ?

— Mort !

— Ton régiment ?

— Détruit !

— Et l'aigle ?

— Là, Sire !

Delmas frappa sa cuirasse du pommeau de son sabre.

— Où vas-tu ?

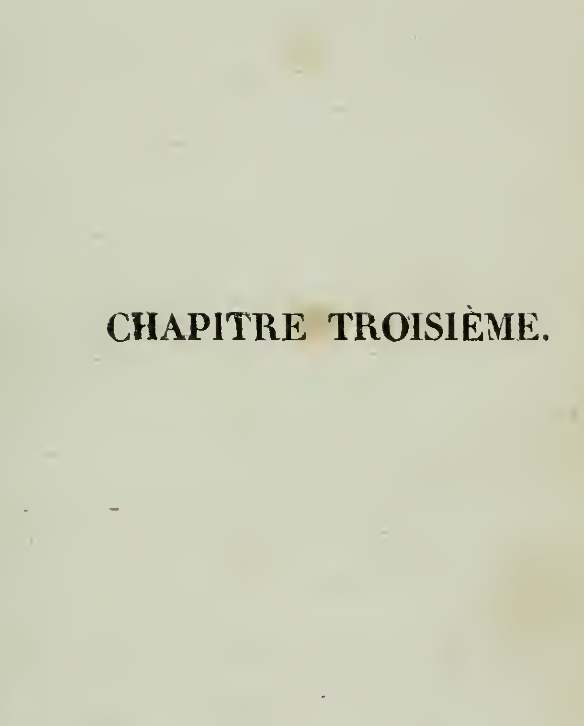
— Je vous suis....

— Non ! je te le défends.

L'Empereur se jeta dans un carré du

général Cambronne, seule troupe qui fît alors face à l'ennemi. Le glorieux vaincu voulait y mourir. Les Anglais approchaient ; le baron Delmas se tourna vers eux, et, entrainant sa faible escorte, il s'élança une dernière fois à la charge au cri de : *Vive l'Empereur* !

O France! terre des vaillants, qu'on est fier de t'appartenir, même aux jours de tes malheurs !



CHAPITRE TROISIÈME.

III

L'Empereur, on le sait, voulait mourir dans les rangs décimés de sa garde. « Ah! Sire, lui dit le maréchal Soult en saisissant la bride de son cheval, les ennemis

ne sont-ils pas déjà assez heureux! »

Cédant aux instances des généraux Bertrand, Drouot, de Flahaut, Gourgaud, de Labédoyère, et aux supplications des vieux grenadiers de Cambronne, il se laissa entrainer sur la route de Gennape.

Delmas et son fils, le cuirassier Nock et les quelques braves qui avaient chargé les Anglais, firent une dernière trouée dans les masses surprises par ce choc inattendu; le baron, Paul Delmas et Nock sortirent seuls du gouffre où leurs camarades avaient trouvé la mort.

— Cette fois, père, es-tu blessé ? demanda le jeune homme.

— Non... décidément mon bonheur m'irrite... mais toi ?

— Rien, balbutia Paul d'une voix affaiblie.

— Rien ! tu me trompes... ce n'est pas l'heure de mentir, mon enfant... tu as été touché ?

Le rude soldat passa brusquement du plus profond mépris pour la vie, et de la plus sombre indifférence, à une vive et chagrine anxiété. Le guerrier farouche redevint père, et il aimait son fils d'adoration.

— Ce n'est qu'une égratignure, répondit Paul ; ne t'inquiète pas.

— Une égratignure !... quand tu peux à peine parler !... Voyons Nock, la véri-

té, s'écria le baron en posant la main sur l'épaule de son fils pour le soutenir.

— La vérité est, mon commandant, que j'ai paré un grand coup de pointe à droite, mais que je n'ai pas pu parer à gauche... Dam ! on n'y voit pas trop clair, et il est possible que l'enfant ait quelque chose dans le cou...

— Peux-tu te tenir à cheval, garçon ?

— Oh ! oui... surtout si vous me soutenez tous les deux.

— Peux-tu trotter ?

— J'essaierai.

— Alors, filons... mais, avant, débarrassons-nous de tes cuirasses.

Le baron déboucla les cuirasses de son fils.

— C'est le cou qui est blessé, dit-il en

sentant à ses doigts la fraîcheur du sang qui coulait d'une large plaie.

Puis il roula son mouchoir en cravate, qu'il serra fortement sur la blessure, et s'écria :

— En route et bon courage !

Pauvre père, il était devenu subitement, le moins courageux des trois.

Les trois cavaliers prirent le trot au

moment où les grenadiers de Cambronne, pressés d'en finir avec leur héroïque agonie, rompaient leur carré pour se jeter, à la baïonnette, sur les masses qui leur demandaient leurs armes.

Cette attaque, dont le généreux effort protégea la déroute jusqu'à l'entier anéantissement de notre phalange sacrée, permit au baron d'entraîner son fils à une demi-lieue du champ de bataille.

— Allons moins vite, dit Paul, je suis

à bout de forces et le trot me fait un mal affreux.

Dans ce moment, quelques-uns des hussards de Blücher lancés en fourrageurs, passèrent au galop près du baron ; quatre d'entre eux tournèrent bride pour sabrer ces trois hommes qu'ils croyaient effrayés et sans défense.

— Ceci te regarde, dit à Nock le commandant, moi je tiens l'enfant.

Nock laissa approcher les hussards,

et, se jetant sur eux à bonne portée, il en renversa un d'un coup de pistolet, en saisit un second à la gorge, l'arracha de la selle et l'opposa comme un bouclier à ses camarades qui prirent la fuite.

— C'est fait, dit Nock, en laissant retomber le cadavre du Prussien étranglé sans douleur.

— Bravo! s'écria le commandant, écoute, mon vieux lion, ajouta-t-il tout bas : les affaires vont mal, très-mal !...

Si je reste par ici, tu veilleras sur mon fils?

— Ça, c'est sûr.

— Tu l'aimeras comme je l'aime?... aujourd'hui comme demain, en tout temps... tu seras son ami, son père, son tuteur... tu lui parleras de moi, s'il voulait faire des sottises... Il a mauvaise tête et bon cœur, tu le sais... notre pays va être bien malheureux, j'en ai le pressentiment. Tu exhorteras Paul à la pa-

tience; tu le protégeras, tu le défendras, et, s'il le faut, tu te feras tuer pour lui.

— Quant à cela, j'en fais serment; c'est plus facile que le reste.

Deux coups de feu retentirent : les hussards avaient, en fuyant, déchargé de loin leurs mousquetons.

— Touché? murmura Paul, et cette fois pour tout de bon!... laisse-moi,

père, pour l'amour de Dieu! va-t-en, sauve-toi!

—Tonnerre! s'écria le baron avec un éclat de fureur.

— Oh hé! voilà Angélique qui fait sa prière, dit Nock, à qui la plainte ét la supplication de Paul avaient échappé: — pauvre fille, va! bonne nuit! ne te gêne pas! étale-toi de tout ton long... bigre de bigre!

Angélique était la jument que mon-

tait le vieux Nock ; c'était une vigoureuse Normande bien doublée, qui, depuis deux ans, avait la gloire de porter l'un des plus nobles, mais sans contredit le plus pesant fardeau de la cavalerie française. Les soldats ont une poésie à eux, poésie toujours fraîche et bien souvent touchante ; rarement les noms qu'ils donnent aux êtres ou aux choses qu'ils chérissent pèchent par défaut de grâce ou d'originalité. Angélique, avec ses larges reins, son potrail vaste et profond, ses jarrets nerveux, son encolure un peu courte, sa queue niquetée, ses membres énormes, n'avait pas, à première vue, une grande distinction ; mais sous son

apparence un peu commune, elle cachait ce que les cavaliers appellent beaucoup *d'âme*. Douce, docile à toute épreuve, elle était sobre et laborieuse, mangeait de toutes choses d'un bel appétit, et se résignait sans impatience, à regarder un râtelier vide que la disette défendait de remplir. Ellè était sans défauts et d'une égalité d'humeur qui lui avait mérité le nom qu'elle portait, sans orgueil, comme un véritable nom d'ancêtres.

Des deux coups de feu lancés au hasard par les coureurs de Blücher, l'un

avait frappé le lieutenant Paul en pleine poitrine, l'autre avait percé le cœur d'Angélique. La noble bête s'agenouilla sans se plaindre, sous le poids terrible de son maître, puis elle roula sur l'un de ses flancs, raidit ses quatre membres, et jeta bruyamment son dernier soupir.

Pedibus et jambis! dit Nock : Me voilà passé dans l'infanterie légère... Eh ben ! qu'est-ce donc, commandant? Est-ce que ça irait plus mal?...

— Il se meurt, Nock, il se meurt! ré-

pondit le baron : Les lâches l'ont fusillé en se sauvant.

Delmas était descendu de cheval, et, fou de terreur, il tenait son fils dans ses bras, le portant comme l'avait porté sa nourrice.

— Voyons, voyons, du calme, coquin de sort! du calme, commandant, ce n'est qu'une syncope... Vous lui faites mal en le promenant comme ça;... mettez-le par terre sur mon manteau.... Là! bien. Voyons maintenant s'il y a du nou-

veau,... ouvrons la veste... Ah! ah!... je disais bien que c'était un simple évanouissement, ajouta l'excellent homme en se hâtant de couvrir d'un pan de son manteau la veste de Paul, précipitamment rajustée.

— Ah çà! interrompit froidement le baron, à qui crois-tu donc parler? Pourquoi me cacher cette poitrine trouée? Est-ce que mes yeux ne valent pas les tiens? N'ai-je pas vu le sang dont la chemise est couverte?

— Puisque vous avez vu, mon com-

mandant... dam! c'est vrai que le petit en tient!... Satané lune, va! bredouilla Nock, qu'est-ce que tu viens regarder et montrer par ici!... tu ferais bien mieux de te cacher.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Le baron s'était agenouillé près de son fils ; il lui avait enlevé son casque, et, de ses doigts frémissants, il palpait, tantôt le cœur à peu près éteint, tantôt le

front glacé de ce fils qu'il chérissait au moins autant que son vieil honneur sans tache de soldat par excellence.

— Fatalité cruelle! dit-il; c'est moi qui suis cause de sa mort; car il est mort, Nock; c'est fini, son pouls ne bat plus, son regard est fixe, ses lèvres n'ont plus de souffle!.... Oh! je l'ai tué!..... je l'ai tué!

— Mais qu'est-ce que vous dites donc là, mon commandant? Jour de Dieu! vous n'avez pas plus de calme qu'une

demoiselle. D'abord, le petit est encore de ce monde, et puis, pourquoi donc que vous l'auriez tué? Il y en a eu et il y en a, ici, pour tout le monde, je suppose!

— J'ai eu la fatale idée de lui ôter ses cuirasses pour le soulager... la balle de ce misérable Prussien ne lui aurait donné qu'une chiquenaude s'il avait eu son plastron.

— Eh bien! d'accord si vous voulez...

vous vous êtes trompé, ça va... mais je vous dis qu'il n'est pas mort... là! ai-je raison? avez-vous entendu ce gros soupir?

— Oui, oui, s'écria le commandant avec un sanglot : c'est le dernier..... je l'ai entendu, mon Dieu! je l'ai entendu!

— Pas moyen de raisonner avec vous, murmura Nock, qui, consciencieusement, partageait l'opinion du baron.

— Touche son cœur, reprit le commandant; le sens-tu battre?

— Non, mais ça ne dit rien.

— Mets ta joue sur ses lèvres, le sens-tu respirer?

— Non, mais ça se rencontre comme ça quelquefois; à Leipzick, un biscayen m'a pris en travers, et je suis resté quinze jours sans respirer.

— Nock, reprit le baron, pas de faux dévouement, je te prie ; tes espérances me désespèrent davantage en m'irritant. Paul est mort, il était mon seul enfant, il avait vingt-trois ans, et depuis vingt-trois ans j'ai perdu sa mère, bel ange qui, avec lui, aurait pu me faire aimer la vie, malgré ce jour de défaite irréparable et d'humiliations pour la France.

— Pardon, mon commandant, nous sommes humiliés, ça c'est vrai, mais Sa Majesté l'Empereur et roi n'a pas été tuée, donc le mal sera réparé !

— Nock, tu es un homme honnête et un homme brave ; mais tu n'es que cela ; — ne m'interromps pas ; j'entends de tous côtés galoper des Anglais et des Prussiens, et je dois me dépêcher si je veux te faire comprendre mes dernières volontés.

— Soit... quoique le mot ne me plaise pas... j'écoute vos dernières volontés.

— Depuis la mort de ma pauvre femme, je n'aimais, au monde, que mon fils,

l'Empereur et mes braves cuirassiers; c'est te dire, camarade, que je t'aime solidement, toi qui as pris trois chevrons sous le casque...

— Faut pas pour ça, me faire pleurer, mon commandant; vous avez une manière de dire les choses qui tombe droit dans le cœur.

— Eh bien! reprit le baron, mon fils est mort, mes cuirassiers sont morts, et je devrais peut-être désirer que l'Empe-

reur ait été rencontré par un boulet sur ce champ de carnage.

— En v'là d'une belle, par exemple !

— Je sais ce que je dis, et tu vérifieras ma triste prédiction. L'Empire s'est écroulé le 18 juin 1815, la France saura bientôt ce que doit lui coûter sa défaite... Moi, je ne veux pas voir cela..... j'en ai assez ! je veux m'en aller de ce monde !

— Vous! ah! ouich! Vous êtes invulnérable, on sait ça.

— C'est bon! reprit le commandant avec un amer sourire. Écoute-moi bien tout de même. Il y a encore une personne à laquelle je suis tendrement attaché. Si tu arrives sain et sauf à la frontière, si tu rentres en France, tu iras le plus rapidement possible à Saint-Cloud, tu frapperas à la porte d'un pavillon de chasse qui appartient à un richard de l'ancien temps, un marquis... Son nom ne fait rien à la chose... Ce pavillon, route de Paris, à vingt ou trente minutes

de Saint-Cloud, est habité par une famille de braves gens, de vrais braves gens... les Boileau.... souviens-toi ; ce sont les principaux fermiers du marquis... Tu tâcheras de voir mademoiselle Louise, c'est la fille des fermiers, et tu lui remettras une boucle de cheveux de Paul, avec ma croix d'officier. Tu lui diras : « Le lieutenant Paul est mort dans mes bras, et son père est mort sous mes yeux ; j'ai creusé une même fosse pour le père et le fils ; je les y ai ensevelis dans mon manteau et je vous apporte leurs adieux ; l'un vous eût aimée toujours, l'autre vous eût bénie sans cesse. Priez pour eux quelquefois. »

Le baron s'arrêta.

— Et puis après? demanda Nock.

— Ceci fait, tu iras chez Simon, à Saint-Denis. Tu le connais, le vieux Simon, le manchot?

— L'ancien trompette de la quatrième compagnie, que vous avez fait placer comme concierge à la maison de Saint-Denis après la bataille de Dresde? Parbleu! si je le connais!... Un bon celui-là!

— Bien! Tu lui diras de t'accompagner chez les fermiers Boileau, et tu lui feras raconter devant toi, à ces braves gens, ce qui nous est arrivé à lui et à moi, dans la nuit du 26 au 27 août 1813 dans une maison de campagne près de Dresde... Si on lui demande des preuves, il en fournira... Songe que, pour l'honneur de ma mémoire, j'exige de toi ce service important... Ma mémoire seule, hélas! y sera intéressée!

— C'est compris, mon commandant, répondit Nock; maintenant, reste à sa-

voir lequel de vous ou de moi sera tué le premier... Je ne tiens pas absolument à faire votre commission.

Le baron ne répondit pas tout d'abord; il prêta l'oreille au galop encore lointain d'une troupe de cavaliers qui semblaient se diriger vers lui.

— Pauvre enfant! après avoir baisé à plusieurs reprises le front et le froid visage de Paul : pauvre enfant! si jeune et par ma faute!

Puis, les cavaliers approchant, Delmas fouilla dans ses fontes, s'arma de ses deux pistolets et prit son cheval par la bride.

— Je vais brûler mes deux dernières cartouches, s'écria-t-il ; mais je te défends de me suivre.... Reste-là ; couche-toi la face dans la boue, près de ton lieutenant... Fais le mort pendant que l'on me tuera, et, quand l'ennemi t'aura dépassé, tu ramasseras mon cadavre, tu m'arracheras ma croix, tu feras un trou avec ton sabre.... Tu nous enterreras....

et tu tâcheras de quitter ces lieux sinistres pour revoir le pays... Pauvre pays!

— Mais c'est pas raisonnable, tout ça!... Pardon, mon commandant, mais c'est des bêtises... des vilaines farces!

— Nock, j'ai ordonné.

— Comment voulez-vous que je reste le nez dans la boue, pendant que vous vous ferez écharper?

— N'as-tu donc pas de cœur?

— Mais oui, que j'en ai! nom d'un petit bonhomme... vous me demandez des choses de l'autre monde.

— Je te demande de me rendre un service, un grand service, mon ami; donne-moi ta parole que tu me le rendras.

Le baron prit la main du maréchal-

des-logis et la serra énergiquement dans les siennes.

—Allons! s'écria Nock, j'obéirai, mais que je sois pendu si je comprends.

— Merci... l'heure est venue... couche-toi... pas un mot, pas un mouvement, tu n'oublieras pas de prendre l'aigle qui est sous ma cuirasse; si l'Empereur n'est pas détrôné, tu la lui rapporteras, et ta fortune sera faite... Adieu.

Le commandant laissa tomber un dernier regard sur son fils, puis ayant vu Nock s'allonger dans la boue comme l'un des morts dont la plaine était jonchée, il se porta, traînant son cheval par la bride, au-devant de l'ennemi qui arrivait rapidement.

C'étaient encore des hussards de Blücher, troupe qui ne ramassa pas un seul prisonnier dans cette nuit funeste, et massacra par ordre, tous les fuyards qu'elle put atteindre.

Le baron leur cria en allemand :

— Halte-là! assassins! vous ne m'aurez pas vivant, ni moi, ni mon cheval, mais vous ne méritez pas l'honneur d'un combat. *Vive l'Empereur!*

En achevant ces mots, le commandant cassa la tête à son cheval d'un coup de pistolet, et se fit aussitôt sauter la cervelle.

Les Prussiens tournoyèrent près du cadavre du baron, s'approchèrent de Nock et du lieutenant Paul, et reprirent

leur course quoique à regret, car ils avaient grande envie de dépouiller les morts; mais les ordres de Blücher étaient sévères; on ne devait pas s'arrêter, il fallait serrer de près les fuyards et ne s'attacher qu'aux vivants. Cette consigne, rigoureusement exécutée, sauva beaucoup de blessés, et permit au vieux Nock de se relever sans une égratignure.

— Par exemple! se dit-il, en v'là une carabinée! les Prussiens n'ont pas tiré, c'est le commandant qui, lui-même, s'est amusé à faire leur besogne... et quand

je pense qu'à nous deux nous aurions pu manger ces moineaux-là!... Ils n'étaient que dix! J'en aurais étranglé six ou sept pour ma part, le père *Cogne* aurait aisément fait le reste... Enfin, *qu'est-ce que voulez-vous!* à un chacun son idée.

Quand Nock avait dit: *Qu'est-ce que voulez-vous!* il était à bout de raisonnement philosophiqne, et, en même temps, arrivé au dernier terme de la résignation. L'excellent homme ne s'attendait pas au genre de complications qui devaient l'assaillir, lorsque, se relevant avec toutes

les précautions que prend un lièvre pour sortir du gîte qu'une meute affamée a laissé derrière elle, il s'écria :

— Faut tout de même obéir! faut les enterrer, ces braves gens! Quel commission, nom d'un petit bonhomme! quelle commission!

Nock s'approcha du baron, dont il souleva le buste.

— Ça y est! dit-il, mort de sa pre-

mière blessure.... Le caisson tout entier a sauté! Parbleu! jamais il n'a manqué son homme, il ne pouvait pas se manquer *soi*-même... Mais quelle bêtise, mon Dieu, quelle bêtise! L'Empereur n'en trouvera plus des commandants comme celui-là, quand la guerre durerait vingt ans! Enfin! *qu'est-ce que voulez-vous?*.... Voyons, il m'a dit de lui prendre sa croix... Bon! la voilà, c'te croix... il m'a dit de prendre l'aigle qui est sous son plastron... Prenons l'aigle... et puis, maintenant, faut faire un grand trou pour le fils et le papa... Comment que je vas le faire ce trou, et avec quoi? Avec ma latte? J'en aurais pour trente-six heu-

res en travaillant comme un nègre.... quelle idée! mâtin, quelle idée qu'il a eue là le père *Cogne!*

Nock promena autour de lui un regard piteux et inquiet, mais ayant avisé une masse noire qui projetait beaucoup d'ombre à une centaine de pas du lieu où il se trouvait, il s'en approcha prudemment.

— Ça fera peut-être mon affaire, dit-il.

En effet, le maréchal-des-logis reconnut un chariot du train d'artillerie, dont les roues étaient brisées. Ce chariot abandonné était rempli d'outils, de pelles et de pioches.

— Heureux dans le malheur! marmotta le vieux brave... les loups et les vautours ne souperont toujours pas avec du Delmas, et je voudrais pouvoir en autant dire du vieux Nock, car, au fait, qui donc m'enterrera, moi!

La terre était molle, la fosse fut bien-

tôt creusée, et le fossoyeur y mit, comme à tout ce qu'il faisait, une scrupuleuse conscience; il y avait, largement, place pour trois.

— Je vas loger d'abord le commandant, se dit l'honnête soldat : — Je le mettrai sur le dos, et il tiendra son fils à bras le corps... Bon! dépêchons-nous. — Adieu, mon commandant, vous verrez le bon Dieu, vous qui avez fait tant de bien sur la terre; vous, le modèle des chefs justes, charitables et braves .. De temps en temps, pour lors, dites-lui un petit mot à mon intention... Vous me

protégiez dans ce monde, ne m'abandonnez pas dans l'autre... Adieu! dormez en paix!

Nock baisa les mains du baron, puis, essuyant deux larmes qui, grosses comme des noisettes, couraient sur ses joues, il se dirigea vers le lieutenant Paul d'un pas aussi nonchalant que son cœur était triste.

— A toi, mon petit, murmura-t-il en se baissant pour charger sur ses épaules

le corps du jeune officier : Coquin de sort ! faut-il qu'un vieux tromblon, comme moi, fasse *la corvée* pour c'te chère demoiselle! allons-y tout de même!

Nock déposa légèrement son fardeau sur le bord de la fosse, les pieds pendants et le buste droit; d'une main il soutenait les épaules, de l'autre il s'apprêtait à faire glisser les jambes.

— C'est pas ça, dit-il; je suis maladroit comme une recrue... Je vas m'y prendre autrement.

Nock abandonna le buste du lieute-

nant, s'inquiétant peu de sa chute, et, du côté droit où il se trouvait, il passa du côté gauche.

Le corps de Paul Delmas demeura droit sur son séant, et Nock recula d'épouvante en jetant un cri étouffé.

Paul porta une main à son front et dit d'une voix lente, faible, mais très-distincte :

— Père, où es-tu? où allons-nous?... J'ai froid...

Et le blessé se laissa choir après s'être appuyé sur un coude qui plia sous lui. Ses jambes demeurèrent pendantes dans la fosse.

— Nom de nom! nom de nom! répéta Nock coup sur coup et frissonnant de terreur, lui dont la vie était une bravade perpétuelle, lui qui croyait en Dieu mais n'avait jamais voulu croire au diable pas plus qu'aux revenants.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

— Eh bien! mon lieutenant, demanda Nock au blessé, est-ce que, par hasard, nous serions encore de ce monde?

— Est-ce que, par hasard, j'aurais l'air d'un mort? répondit Paul.

— Dam ! quelque chose d'approchant. Vous nous l'avez fait croire à votre père et à moi, à votre père surtout.

— Bah ! j'ai bonne idée que je m'en tirerai ; mais où est donc mon père ?

— « C'est maintenant que je vas barboter ! » pensa le vieux Nock : — Votre père, dit-il avec quelque hesitation.. il n'est pas loin, mon enfant ; mais parlons de vous.

— Non pas, non pas, interrompit le lieutenant, si mon père n'est pas loin, appelle-le.

— Avec ça, qu'il fait bon de crier, entourés comme nous le sommes de Prussiens et d'Anglais!

— Nock, tu me caches quelque malheur, reprit avec feu le jeune officier en se soulevant par un violent effort : — Sois franc, mon père a été tué.... moi, je n'ai eu qu'une faiblesse, une syncope...

— Là! une syncope, qu'est-ce que je disais?... Oh! le guignon! le guignon!

— Parleras-tu? Où est mon père?

— A vos pieds, mon enfant... Ah! mais du courage... Pas de folie!... C'est trop d'une déjà.

— Mort! s'écria Paul après avoir précipitamment regardé dans la fosse.... Mort! et je ne l'ai pas défendu, je ne l'ai pas vengé !

— Chut! interrompit Nock,... voilà encore du monde qui nous arrive... Cré coquin! faut que je me donne une jouissance pour calmer mes pauvres nerfs....

Étendez-vous là, par terre, mon lieutenant, imitez-moi, et pas un mot; laissons venir ces drôles.

Deux hussards, en effet, arrivaient à fond de train; Nock et Paul s'étaient couchés à deux pas de la tombe ouverte du commandant Delmas, l'un à plat ventre, l'autre sur le dos. Dans ce moment, un nuage voila le front de la lune, et des deux chevaux lancés à toute vitesse, l'un s'abattit dans la fosse où il précipita son cavalier qui appela son camarade à son aide. Celui-ci mit pied à terre, et se baissa au bord du trou :

— Tu ne t'es rien cassé? demanda-t-il en goguenardant.

— Non, mais j'ai un pied pris dans l'étrier.

— Alors, nous allons rire, s'écria le vieux Nock; et, bondissant comme un tigre, il saisit à la gorge le Prussien qui se trouvait à sa portée. Le hussard essaya de se dégager, mais il ne put que proférer un cri rauque, un juron étouffé par les doigts de fer de son adversaire.

Tarteiffl, tant que tu voudras, mon bonhomme, lui répondit Nock, c'est ma manière à moi, avec des Pierrots comme vous autres, et si je tenais ton Blücher, ton Blücher y passerait. V'lan, ajouta-t-il en ouvrant les mains, et d'un !

Le hussard tomba lourdement; il était mort.

— A ton tour, mon bon, reprit le géant; et il sauta à pieds joints dans la fosse, au moment où, par une forte se-

cousse, le cheval abattu venait de se relever et de détaler à travers champs.

Mais le Prussien avait eu le temps de prendre et d'armer un pistolet passé à sa ceinture; il fit feu à bout portant. La balle porta obliquement sur la cuirasse de Nock, ricocha et alla se perdre dans le vide.

— Tiens! tiens! tiens! tu fais le méchant, dit le vieux Nock. Allons, j'aime mieux ça... Fallait tirer à la figure, fiston... Mes cuirasses pèsent vingt-deux

livres... grande taille, Pierrot, grande taille et à l'épreuve du biscaïen..... Voyons, nous allons causer... Mais d'abord, donnons-nous la main.

Nock saisit les deux poignets du Prussien dans l'une de ses mains, large comme une épaule de mouton, et il les serra si vertement, que le pauvre prisonnier se vit perdu.

— Je vas continuer de te parler allemand, reprit le cuirassier qui était un

vaillant fils de la glorieuse Alsace : A quel corps appartiens-tu ?

— Au corps de Ziethen.

— Quel régiment?

— Brunswick.

— Très-bien.

— As-tu des camarades derrière toi ?

— Non... toute notre cavalerie est à la poursuite... Nous nous sommes attardés.

— Ah! ah! vous vous êtes amusés à piller en route, contrairement à l'ordre?

— Oui...

— Vois-tu, mon garçon, on est toujours puni lorsqu'on désobéit à ses chefs retiens cette leçon.

— Je vous le promets.

— Bon ! ça te servira.

— Je vous remercie, répondit le Prussien, se croyant sauvé.

— On vous a donné un point de ralliement? continua Nock.

— Sans doute; nous devons, la poursuite achevée, nous rabattre sur Gosselies, Fleurus et Ligny.

— Vous poussez donc droit sur Charleroi?

— C'est dans cette direction que s'est écoulé le gros de votre armée.

— Et le chemin de Nivelles à la Sambre ?

— Je parierais qu'il est libre.

— Merci.

— Pour prix de ces renseignements, vous allez me laisser la vie.

— Demande-moi tout ce que tu voudras, mais ne demande pas l'impossible, mon bonhomme : tu sais bien que les Prussiens et nous c'est chien et chat..... Guerre à mort, quoi !

— Comment !

— Si tu étais Anglais, passe encore ! Les goddem se sont battus en bons trou-

piers, et nous nous sommes fait des politesses; mais vous, tas de Pierrots, vous n'êtes que des assassins.... Sitôt pris, étranglés... Voyons, tends la gorge, et pas tant d'évolutions...

— Nock! cria Paul Delmas...

— Grâce! demanda le Prussien.

— Bah! je ne te ferai pas grand mal... histoire d'une grimace et de deux minutes.

— Nock ! laisse la vie à ce pauvre diable, s'écria Paul.

— Mon lieutenant, faites excuse...

— Je te l'ordonne, au nom de mon père.

— Eh ben ! tu peux te vanter de l'avoir échappé belle ! dit Nock, en lâchant le hussard, qui, déjà hors d'haleine, s'affaissa sur le bord de la tombe du commandant.

— C'est une faute que nous faisons et une lourde, mon lieutenant, reprit le vieux soldat, ce moineau-là va mettre ses camarades à nos trousses, et nous ne pourrons pas nous sauver en paix.

— C'est, au contraire, une bonne action qui te protégera, mon ami; quant à moi, je ne veux pas survivre à mon père...

— Nous verrons ça... allons, sors de là, dit-il au Prussien, et, pour la forme, donne-moi ta parole que tu ne parleras

pas de nous à tes camarades, si tu en rencontres.

— Sur ma tête, je fais cette promesse à l'officier à qui je dois la vie, répondit le hussard, s'adressant à Paul Delmas.

— Maintenant, mon lieutenant, continua Nock, faut faire nos adieux au papa, et lestement.

— Je t'ai dit que je resterais ici,

— Mais, sac à papier, puisque vous n'êtes pas mort, c'est à vous de faire les commissions du commandant ?

— Quelles commissions ?

— Il m'a chargé de porter sa croix d'officier et une mèche de vos cheveux à mademoiselle Louise, route de Paris, près de Saint-Cloud.

— Pauvre père ! murmura Paul, sa dernière pensée a été pour elle et pour moi ! Tu as raison, Nock, je dois vivre,

puisque la mort m'a aujourd'hui dédaigné... Adieu, noble soldat, adieu, mon héros, mon modèle; adieu, le meilleur et le plus brave des hommes, ton souvenir fera toujours ma gloire!

Nock fut obligé d'arracher à Paul les mains glacées du baron; il prit le blessé dans ses bras puissants, l'enleva comme une plume, selon l'expression vulgaire, et le déposa sur le bord de la tombe, qu'il se mit en devoir de combler. Paul se tint à genoux, les mains jointes, pendant que dura ce funèbre travail.

— Que fais-tu donc là, toi? demanda Nock au Prussien, qu'il vit également agenouillé.

— Je prie, comme l'officier, car j'ai compris que vous enterriez son père.

— Eh bien! tu es un bon *zigue,* parole d'honneur..... touche là; si je t'avais étranglé, j'aurais tout de même fait une bêtise. car ton espèce est rare en Prusse; je t'accorde mon amitié, et, si nous nous revoyons, je ne t'appellerai plus Pierrot... *Qu'est-ce que voulez-vous?* je

n'ai pas le cœur si dur que les quatre doigts et le pouce... hein! fiston? Mon lieutenant, c'est le moment de détaler... mais avant, v'là mon idée... vous parlez l'allemand comme un Saxon... Si vous preniez l'uniforme de l'un de ces hussards?

— L'idée est bonne, mais toi?

— Moi... le ventre s'y oppose! il faudrait quatre pelisses de ces gaillards là pour m'en faire une, et deux de leurs culottes ne me feraient pas un caleçon...

et puis, je tiens à mes chaudrons, voyez-vous, la cuirasse est l'amie de l'homme. Allons, allons, déshabillez-vous bien vite, et toi, Pierrot... non, je me trompe, et toi, garçon, apprends au lieutenant à se ficeler dans les oripeaux de monsieur de Brunswick.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Le Prussien déshabilla le camarade que Nock avait étranglé, pendant que Nock deshabillait Paul Delmas.

— Comment vous trouvez-vous? de-

manda le vieux soldat à son officier après lui avoir enlevé sa veste... C'te pauvre poitrine, où en est-elle?

— Je n'y ai qu'une douleur pour le moment endormie, mais le cou est raide.

— C'est drôle, vous avez été frappé à la poitrine cependant?

— Sans doute, et je l'ai bien senti..... c'était une balle morte apparemment.

— Une balle morte... hum !... Je n'en crois rien... Qu'est-ce que c'est que ça? Mais la voici, cette balle morte; elle est plate comme un petit écu.

Nock, en effet, venait de ramasser un morceau de plomb retenu dans la ceinture de Paul.

Le jeune officier porta vivement la main à une large médaille suspendue à son cou; et, la montrant à son compagnon, il lui dit :

— Voilà ce qui m'a sauvé.

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Une médaille de la Vierge de Marienthal.

— Marienthal... connu ! s'écria Nock, c'est un lieu de pèlerinage où vont toutes les bonnes femmes de l'Alsace. C'est vrai, tout de même, que la balle a touché là... Bonté divine ! J'aimais déjà le bon Dieu, voilà que j'aime la sainte Vierge... Mon lieutenant, nous y porterons des cierges, à Marienthal, et j'y boirai douze canettes à la santé des

douze apôtres.... Puisque vous n'avez qu'une contusion au coffre et un coup de pointe dans la nuque, nous allons pouvoir filer bon train. Maintenant, masquez-vous en hussard de la mort, et toi, lambin, fais vite.

L'uniforme du Prussien était juste à la taille de Paul ; la toilette fut lestement achevée.

— Un instant, dit Nock, nous n'avons plus le sou, moi du moins.

— Ni moi non plus, fit Paul.

— Oui, mais comme ces Messieurs ont dévalisé les camarades...

— Il doit y avoir cinquante pièces d'or dans la veste que vous portez, interrompit le hussard, et j'en ai autant...

— Alors, prête-nous ton magot, s'écria Nock, il te sera rendu s'il plaît à Dieu... Mais tu ne feras pas mal d'essayer, pour cela, d'un voyage à pied à Marienthal, et si, comme les filles de mon pays, tu mets des haricots dans les

souliers pour ce pèlerinage, eh bien ! ça te donnera une chance de plus.

— Très-volontiers, dit le Prussien en se dépouillant.

— Fi donc ! s'écria Paul, vas-tu dévaliser ce brave homme ?

— Ce sont des Napoléons, mon lieutenant, et j'aime trop l'Empereur pour laisser son image au pouvoir de l'ennemi : — donne toujours, chérubin, et

rattrape-toi sur les poches des Anglais; en v'là qui ont de la vaisselle plate... Allons, bonsoir et bonne chance... comment t'appelle-t-on ?

— Frédérick, répondit le soldat en se jetant aux genoux de Paul qu'il embrassa.

— Au revoir donc, Frédérick, reprit Nock, et il donna au Prussien l'une de de ces poignées de main redoutables, même à ces amis dont elles faisaient toujours craquer les doigts. Allons, mon

lieutenant, allons, il faut quitter la place... Pleurer ne fera pas revivre le brave des braves... En route! montez sur le cheval du Prussien, puisqu'il a eu l'obligeance de ne pas décamper.

Paul Delmas tira sa latte hors du fourreau, et la planta comme une croix sur la tombe de son pêre; puis il ordonna à Nock d'échanger son sabre contre celui du commandant, et il s'arma du bancal du hussard dont il portait l'uniforme.

— C'est une bonne idée! s'écria le

vieux soldat, et je suis assez bête pour n'y avoir pas songé !

Paul monta le cheval abandonné ; Nock prit le cheval de son lieutenant, et ils s'éloignèrent au trot, laissant Frédérick assis sur la tombe du baron !

Nos deux cavaliers coururent pendant vingt minutes sur le chemin de Nivelles, village qu'ils atteignirent sans encombre ; puis, ils continuèrent de se diriger parrallèlement à la Sambre, et ne tardèrent pas à faire un crochet qui, par

des sentiers, devait les jeter sur la chaussée romaine et les rapprocher de Maubeuge.

— Coco n'en veut plus! s'écria tout à coup le vieux Nock... je le sens qui tricote du derrière et qui boite du devant : Quand je vous disais qu'Angélique avait plus de fond que votre anglais.

— Crève-le, il faut qu'il marche...

— Patatra! le voilà par terre... Allons!

à pied, pour la seconde fois... en v'là un métier !

— Mon pauvre Nock, comment faire ? prends mon cheval.

— Ça serait du propre... Allez toujours ; je me tiendrai à votre botte, et si on nous rencontre, vous me ferez passer pour votre prisonnier... Pour le coup, c'est une idée, ça !

— Soit !

Les deux compagnons marchèrent pendant quelques minutes, et Nock s'arrêta.

— Ouf ! dit-il, mes chaudrons m'étouffent, faut que je les laisse en route... Pauvre coquille, va ! Dieu sait si je vous regrette ! Mon lieutenant, elles datent de la fin du Consulat, et je m'en suis un peu bien servi, vous pouvez le croire... je les avais ramenées de Moscou ! Enfin, *Qu'est-ce que voulez-vous ?* Bonsoir !

Nock avait débouclé ses cuirasses ; il les jeta loin de lui et reprit sa marche.

— Oh ! oh ! dit-il après avoir fait une cinquantaine de pas et en s'arrêtant de nouveau, pour un bel homme, c'est un bel homme ! un fier bel homme ! Regardez donc, mon lieutenant : pur Ecossais !

— On s'est donc battu par ici ? demanda Paul, à la vue du cadavre d'un Highlander couché en travers du chemin.

— Faut le croire, puisque ce Monsieur s'est arrêté là... une balle dans la tem-

pe... Tiens, une autre idée! je vas me costumer en Ecossais, car je suis bel homme, moi aussi... Allons, allons, cinq minutes et je suis à vous.

En cinq minutes, en effet, Nock avait revêtu l'uniforme du mort, espèce de colosse taillé sur son propre patron.

— Quel drôle de mode qu'ils ont de montrer leurs jambes en grande tenue, s'écria gaiement le cuirassier... en v'là un cocasse de bonnet à poil... Bon ! maintenant, je ne suis plus maintenant

votre prisonnier ; nous sommes deux alliés, deux fricoteurs de Blücher et de Wellington... Filons.

— Et si nous rencontrons des Anglais ?

— Ah ! ouich ! les Anglais sont des tortues, ça n'avance pas ; nous serons à Saint-Cloud avant qu'ils ne soient à la frontière.

Nock avait parlé d'or ; l'armée an-

glaise, harassée de fatigues, réduite au tiers de son effectif par le combat, des Quatre-Bras et la bataille de Mont-Saint-Jean, ne pousa que faiblement la poursuite sur la route de Gennape et de Charleroi; nos fugitifs ne rencontrèrent que quelques maraudeurs prussiens, que Paul trompa aisément, à l'aide de son costume et de la langue allemande qu'il possédait à fond. Vers sept heures du matin, après avoir marché de manière à mettre Nock sur les dents, Paul s'écria :

— Courage, prends mon cheval par la queue... j'aperçois la Sambre.

— Et j'y boirai un fameux coup ! j'ai le feu dans la gorge... Sac à papier ! quelle trotte ! Bon ! v'là qu'on nous envoie des prunes maintenant !

Doux coups de feu avaient retenti, et une balle venait de ricocher aux pieds du vieux Nock.

— Ce n'est rien, répondit Paul ; quelques amis qui nous saluent, voilà tout.

— Fichtre ! mais ils tirent diablement

juste, les amis... Ils nous prennent, vous pour un Prussien, moi pour un Anglais... Ah ça! ont-ils bientôt fini!

— Marche toujours, je les vois, ce sont des gardes nationaux de Maubeuge...

— Alors, nous sommes flambés... ohé! vous autres, ohé! se mit à crier Nock de sa voix la plus formidable, et en élevant son bonnet au bout de son sabre, ne tirez pas, nous sommes Français... Ces gueux-là se croient à la cible, parole d'honneur, ajouta-t-il en essuyant une

nouvelle décharge..... Mon lieutenant, croyez-moi, mettons-nous à plat ventre.

La ruse de Nock eut un plein succès; une patrouille de gardes nationaux qui croyait tirer sur l'ennemi, s'avança, et lorsqu'elle fut arrivée à quelques pas de ceux qu'elle pensait avoir tués, le cuirassier leva la tête et dit :

— Vous êtes donc enragés, tas de blaireaux, de nous fusiller ainsi, nous, vos frères !

— Fallait le dire d'abord, riposta un

garde national, et maintenant faut le prouver.

— Cuirassiers de Milhaud, mon ami, les derniers des bons et en grande tenue de déroute. Mène-nous au poste et dépêche toi de me faire boire un coup, voilà trente-six heures que j'ai le fanal à sec.

— Est-ce que vous revenez de Waterloo?

— Ligny, Mont-Saint-Jean, la Haie-

Sainte, la Belle Alliance, Waterloo, le tremblement! Oui, nous revenons de partout par-là, et si nous sommes vivants, ce n'est ni la faute du diable ni la vôtre.

— Est-ce donc vrai que l'Empereur a été battu?

— Qui a dit ça? demanda Nock avec indignation : Vous êtes des malhonnêtes, jeunes gens.

— Dam! c'est le bruit qui court.

— L'Empereur battu! allons donc! nous autres oui, mais l'Empereur jamais! Quant à nous, mes enfants, pas moyen de nier la chose; battus à en crever de rage, battus à outrance. Ah! les gredins, ils ont la première manche... elle leur coûte les yeux de la tête, et nous aurons la belle.

— Contez-nous ça?

— Quand le lieutenant sera pansé, quand j'aurai bu deux litres et que vous

m'aurez habillé proprement, nous essaierons de causer.

Les gardes nationaux entourèrent Paul et Nock, et les conduisirent a Maubeuge où on les prit pour des prisonniers.

—Ah ! le vilain gros homme avec ses jambes nues ! s'écria une femme.

—Touchante réception! répondit Nock: échinez-vous donc, faites-vous démolir pour la patrie... voilà comment elle vous

reçoit... des coups de fusils et de mauvais compliments! *Qu'est-ce que voulez-vous!*

CHAPITRE SEPTIÈME.



LA FAMILLE DE LAUZANNE.

En 1814.

VII

Le 15 avril 1814, trois jours après l'arrivée de *Monsieur*, comte d'Artois, envoyé par son frère le roi Louis XVIII pour prendre en son nom les rênes du

gouvernement, une berline, attelée de quatre chevaux de poste, longeait les Champs-Elysées alors remplis de cosaques, et roulait au grand trot vers Saint-Cloud.

Ce lourd carrosse portait dans ces vastes flancs trois personnages dont nous allons nous occuper successivement. Aux places d'honneur étaient assis le marquis et la marquise de Lauzane, l'un svelte, légèrement courbé, mais d'œil alerte et de physionomie aussi vive que fine; l'autre remarquable par son embonpoint et la rayonnante majesté de

son maintien. Antoinette de Lauzane, charmante jeune fille de dix-huit ans, faisait face à son père et à sa mère. La joie, l'étonnement, l'amour du pays, brillaient dans les yeux fascinés d'Antoinette. Cette heureuse famille, rentrée d'émigration depuis moins de quarante-huit heures, se rendait au château de Lauzane, abandonné le 10 août 1792 par ses maîtres aux terribles hasards de la politique révolutionnaire.

Louis-René Gaspard, marquis de Lauzane, seigneur de Colignon et de Corbeil, était un homme de cinquante-neuf à soixante ans environ, vieilli longtemps

avant l'âge, par l'exil, les chagrins et les fatigues de la guerre. Brillant officier de notre marine, si glorieuse sous le règne du dernier roi, le marquis avait conservé, au milieu des malheurs de l'aristocratie de son époque, quoique sa mère eût péri aux massacres de septembre, quoique son père eût été fusillé après Quiberon et que son fils eût été tué dans les rangs de l'armée autrichienne, à Dresde, le marquis avait conservé, disons-nous, sous le poids de tant d'infortunes, une âme chevaleresque assez française pour ne pas faire retomber sur la patrie les malédictions qu'il jetait à de farouches oppresseurs.

L'émigration fut une faute, mais non pas un parricide dont la nation, dût tirer vengeance. Les idées de la noblesse concourait à personnifier dans le roi tous les éléments politiques, et à faire du trône un souverain domaine absorbant, en entier, les droits du peuple. Le roi était, à la fois, et le maître et le chef de la grande famille française ; l'obéissance et le dévouement de chacun des membres de cette famille étaient un même devoir dont nul ne pouvait s'affranchir sans félonie et sans ingratitude. « *L'Etat, c'est moi,* » avait dit Louis XIV ; et cette parole fut acceptée, sans discussion, par toute la noblesse du royaume, parce

qu'elle était de principe dans ses mœurs, sa foi politique et son éducation. Emigrer pour prêter main forte aux héritiers de la monarchie, prendre rang à l'étranger pour envahir le territoire de la République, ce n'était donc pas au point de vue de la noblesse, trahir la France, c'était combattre la révolution, c'était soutenir la bannière des lys contre le drapeau tricolore; l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche n'étaient plus, aux yeux de ces preux, égarés par un faux zèle et par un faux raisonnement, des nations ennemies, mais des alliées repoussant, comme ils la repoussaient eux-mêmes, la terrible propagande et les usurpations

monstrueuses des assassins de Louis XVI!

La mauvaise foi, l'exagération de l'esprit de parti peuvent seules, accuser en masse les émigrés d'avoir porté à l'étranger un autre sentiment que celui de la fidélité à leurs princes légitimes. Si quelques-uns d'entre eux ont avili leur exil par des vœux dignes de Coriolan, il est équitable d'affirmer que la plupart de ces proscrits applaudirent du fond du cœur aux éclatantes victoires de nos armées, ou se sentirent humiliés à la nouvelle de leurs désastres.

Le marquis de Lauzane comptait par-

mi ces hommes plus aveuglés et plus malheureux que coupables; deux fois à Londres, après Trafalgar et après Wagram, la population ameutée lança des pierres aux fenêtres de sa modeste habitation. Après Trafalgar il s'obstina à ne pas vouloir illuminer son logis en signe de réjouissance; après Wagram, on l'avait entendu applaudir au triomphe de nos soldats.

Revenu avec les Bourbons en 1814, le marquis était rentré en possession d'une partie de sa fortune, grâce à la probité dévouée de l'un de ses fermiers

dont la famille, de père en fils, depuis deux cents ans, avait vécu des bienfaits de ses châtelains.

M. de Lauzane avait conservé les mœurs de l'ancienne cour ; il brillait par son esprit vif, enjoué, éclairé, par ses manières exquises, par son élégance exempte de ridicules travers, par la sûreté de son commerce et l'inépuisable charité de son cœur. Il n'avait pas rapporté d'Angleterre, à l'exemple de la plupart des émigrés, cette mise de mauvais goût qui, peu à peu depuis la première restauration, a détrôné les modes françaises ; il

s'habillait selon son âge, sévèrement mais avec soin, et comme par respect pour lui-même; il était gracieux et aimable, bel esprit, et sans trop se souvenir de ses succès à Trianon, sans rien regretter de son passé déjà trop loin. Il portait encore la poudre, le bas de soie, les manchettes, et l'épée avec une aisance, une coquetterie, un grand air dignes de la réputation galante de sa maison.

Madame Julie-Thérèse de Lauzane était une tout autre personne, et comme elle doit nous occuper souvent dans le cours de ce récit, nous croyons urgent

de nous arrêter un moment devant elle, pour étudier sur son visage son cœur et son caractère.

La marquise avait deux ou trois ans de plus que son mari ; elle était fille d'un armateur de Bretagne, immensément riche. mais de naissance obscure. Le père du marquis de Lauzane avait pensé à ce mariage pour son fils, afin de réparer les brèches causées par ses propres prodigalités au patrimoine qu'il devait lui laisser ; et, de fait, l'héritière de l'opulent armateur, non-seulement, releva la fortune compromise de son mari,

mais elle sut encore l'accroître de plus de moitié. A l'époque de son mariage, elle n'était pas jolie, mais c'était une assez belle femme, d'un port vraiment majestueux, annonçant un embonpoint précoce et manquant de distinction par l'apprêt qu'elle mettait à ses moindres mouvements, à ses discours, à ses gestes les plus insignifiants. Le bonheur de porter l'un des grands noms du royaume lui avait tout d'abord tourné la tête, à ce point qu'en sortant de l'église, le jour de la bénédiction nuptiale, elle se croyait issue de sang royal et née pour la domination. Elle s'appliqua dès ce moment à poser en grande dame, sans

se douter le moins du monde que les plus grandes dames sont celles qui n'en font pas montre, et elle prit vis à-vis de ses anciens familiers, vis-à-vis de ses gens, des airs d'impératrice dont le jeune marquis ne désespéra pourtant pas de la corriger. Erreur complète ! avec tout son esprit, son tact, sa grâce, son savoir-vivre, le marquis ne put pas ramener au bon sens cette raison égarée ; et comme il avait découvert chez sa femme quelques qualités solides, il prit le sage parti de lui laisser ses ridicules, pour vivre en paix dans un ménage où la vertu de l'épouse et de la mère de famille brillait d'ailleurs d'un vif éclat.

En prenant de l'âge, la marquise tourna au colosse, et, à l'époque où nous la mettons en scène, elle portait ses soixante-deux ans de meilleure grâce qu'Atlas ne porte le monde sur de robustes épaules plus fières de leur ampleur que fatiguées de leur fardeau.

La toilette des femmes était alors, on s'en souvient, aussi disgracieuse que possible et imaginée, sans doute, pour anéantir toutes les tricheries dont les laiderons de notre temps font usage afin d'exploiter, quand même, bonne part des hommages masculins. Il fallait être

deux fois jolie pour en avoir la réputation, avec ces robes flasques et grimpantes, qui transportaient la taille sous les bras, tout en laissant à nu le bas des jambes, avec ces coiffures relevées à la grecque, et ces manches écourtées comme de simples épaulières. Mise ainsi, la marquise de Lauzane avait l'air d'un gros homme habillé en femme, et peu disposé à rire de sa transformation.

La tempête révolutionnaire n'avait pas pu vaincre l'obstination de madame de Lauzane à se croire d'essence divine en quelque sorte; pour elle, exception faite

du temps de la première restauration, la France avait été envahie par des brigands depuis 1789 jusqu'en 1814, et les armées si souvent victorieuses de l'Europe n'étaient que des hordes barbares conduites par un second Attila pour les péchés du genre humain. Elle n'avait, d'ailleurs, que du dédain pour les hommes et les choses de ce passé fabuleux.

Il ne faudrait cependant pas conclure de cet exposé, que la marquise fût de cœur sec et d'esprit indigent. Loin de là, elle ne manquait ni de sensibilité, ni de

courage, ni de pénétration; poussée par une éducation absurde, et engagée depuis son mariage dans un cercle vicieux d'idées rétrogades, elle ne déraisonnait qu'en matière politique et sociale : et encore, dans ses paradoxes, brillaient parfois des éclairs soudains qui surprenaient ses contradicteurs. Son dévoûment pour les siens, c'est-à-dire pour son mari et sa fille, était à toute épreuve, et par son aptitude aux affaires elle sauva de maint naufrage la fortune de sa maison que son mari, par trop grand seigneur, ne savait nullement conduire.

Le ménage vivait dans une union par-

faite, grâce aux mérites solides de la marquise, grâce à l'esprit philosophique et conciliant de M. de Lauzane, grâce surtout à la noble et belle jeune fille dont il est temps de parler.

Antoinette-Amélie de Lauzane, née à Vienne en 1795, achevait au mois d'avril 1814 sa dix-neuvième année; c'était le portrait vivant de son père orné de toutes les grâces de la femme. Sa chevelure blonde et abondante avait des ondulations et des reflets magiques. Son éclat tenait de celui de la nacre. Son délicieux visage, où resplendissaient la

jeunesse, la candeur et la douce bonté, était d'une finesse qui échappait pour ainsi dire à l'observation, car l'œil se perdait en voulant suivre les lignes vaporeuses de cet ovale, comme il se perd, ébloui, dans la contemplation des fleurs. L'ame tendre, sage et pieuse de cette charmante jeune fille se montrait à nu sur son front comme un joyau céleste. Loin d'être froide, sa physionomie exprimait certains mouvements passionnés et une fraîcheur de vie qui annonçaient un cœur ardent et une naïve innocence. Elle avait proportionnellement la taille de son père, comme aussi son affabilité, sa native élégance, sa douceur et son es-

prit léger. Elle avait, de même que lui, rapporté de l'Allemagne et de l'Angleterre une sorte de lassitude et de ressentiment contre ces protecteurs qui firent payer si cher à l'orgueil de notre noblesse l'hospitalité qu'ils lui donnèrent; mais, pour ne pas heurter la marquise dans ses principes, et par devoir filial, elle s'efforçait de taire ses pensées à ce sujet et se montrait, à l'occasion, ce qu'elle était réellement, royaliste fervente par esprit de caste, par entraînement personnel et par aversion pour les bourreaux des augustes prisonniers du Temple.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Nous n'aurions pas complètement dépeint l'intérieur de la famille de Lauzane, si nous omettions de parler d'un autre ménage qui habitait le pavillon

de chasse situé au bout du parc du château et sur la route de Saint-Cloud à Paris.

Le château de Lauzane était une majestueuse construction datant du XVI[e] siècle ; il se composait d'un vaste corps de logis, avec deux ailes en saillie flanquées de tours rondes et de communs qui occupaient à eux seuls autant de terrain qu'un modeste village. La révolution avait transformé en hôpital, puis en caserne, ce grand château qu'elle n'avait pas pu vendre en bloc, et l'un des fer-

miers du marquis, le père Boileau, s'était arrangé pour acheter, au moyen de quelques fonds envoyés d'Allemagne par la marquise, la majeure partie des terres environnantes mises aux enchères par la Nation. Mais, faute d'entretien, et par suite de ses diverses transformations, le château menaçait ruine; les jardins et le parc dessinés par Le Nôtre, les bassins et les canaux, les grandes salles de réceptions chargées de moulures d'or et de plafonds peints par Mignard, les médaillons de Watteau, les boudoirs de Lemoine et Boucher, tout était saccagé ou avait disparu! Le marteau des rustres avait tout démoli, tout bouleversé. De

grossières cloisons régnaient despotiquement, des corridors étouffés circulaient à travers une multitude de chambres suant la misère et la ruine; les arbres poussaient çà et là, comme dans une forêt vierge, leurs branches désordonnées; les jardins n'avaient plus un arbuste, pas un rosier, seulement quelques violettes se cachant tant bien que mal sous un gazon clair semé. La cour d'honneur, complètement dépavée, n'était qu'un cloaque rempli d'immondices où se rendaient, à la nuit, tous les crapauds du voisinage; il y avait du fumier un peu partout, dans les écuries, qui ressemblaient aux étables d'Augias,

dans les cours, le jardin, le parc et jusqu'au rez-de-chaussée du château.

Le père Boileau avait bien pu, par la suite, racheter ce château ruiné; il ne l'avait même pas payé cher au domaine impérial, qui n'en savait que faire; mais pour le mettre en état d'être habité décemment, il lui eût fallu dépenser des sommes considérables, qu'il était loin d'avoir en sa possession. Cet homme, d'une probité rare, n'avait jamais manqué de faire passer au marquis les revenus de ses terres, et, grâce à ce zèle exemplaire, nos émigrés n'avaient pas

connu l'humiliation de tendre la main à l'étranger, comme la plupart de leurs infortunés compatriotes.

— Chère enfant, dit la marquise à sa fille, vous allez voir le berceau de vos ancêtres, le noble manoir de Lauzane-Colignon, où le destin n'a pas voulu que vous m'adressiez votre premier sourire, où je n'ai même pas la triste consolation de rapporter les restes de votre frère, mon bien-aimé Louis. Vous jugerez, à la splendeur de cet édifice, quel rang vous est assigné dans notre France jadis

si fidèle, aujourd'hui repentante de ses nombreux parjures, et pardonnée pour la plus grande gloire de son roi très chrétien.

A l'accueil respectueux que vont vous faire les tenanciers de notre marquisat, vous reconnaîtrez la haute influence exercée par vos aïeux, dans tous les âges, sur cette contrée ou votre nom vous impose de grands devoirs. Je vous recommande de ne pas vous laisser éblouir par les splendeurs étalées à vos regards.

Le marquis ne put pas dissimuler un léger sourire qui effleura ses lèvres à ce pompeux discours; madame de Lauzane y répondit par un haut-le-corps plein de dignité raide, mais elle se contint par décence pour donner à sa fille l'exemple de la modération.

Cependant, la berline atteignit la grande avenue de tilleuls qui conduisait de la route au perron d'honneur du château. Jadis, une grille en fer ouvragé, à trois portes, fermait cette avenue. La grille avait disparu; le passage était béant à travers des halliers fourrés d'é-

pines, qu'il fallut éventrer, en partie, pour avancer.

La marquise témoigna son étonnement par une exclamation de dégoût.

— Qu'est cela, dit-elle, nous aurait-on volés jusqu'à notre porte, surmontée de notre écusson ?

— Je le parierais, riposta tout uniment M. de Lauzane... vous verrez que

la Convention aura fait des boulets avec nos licornes, nos tours armées, notre casque des croisades et nos chevrons sablés d'or...

— Ah! Monsieur! murmura la marquise, votre légèreté n'est pas de mise à propos d'un affront dont j'ai le droit de me plaindre... Chère enfant, ajouta-t-elle, retournez-vous et regardez le château... N'est-ce pas royal, ainsi que je vous l'ai dit?... Mais, bonté divine! quel homme est ce que ce Boileau? Comme cette allée est mal tenue! pas de sable!

des ornières! des arbres échevelés...., on se croirait au Canada...

— Monsieur Boileau est un fort honnête homme, ma chère Julie, répliqua le marquis, et je vous invite à lui faire bon visage...

— La politesse ne dépare pas la loyauté, que je sache! Et votre *Monsieur* Boileau, ajouta la noble dame, en appuyant sur le mot souligné, manque à ce qu'il nous doit en ne se présentant pas, tout d'abord, pour nous saluer...

— Au premier pas que je fais sur mes terres?... interrompit le marquis. Hélas! que voulez-vous? il paraît qu'avec le temps les mœurs ont un peu changé. Mon bon Boileau ne connaît pas les anciens usages ; il n'était pas bailli quand j'étais seigneur de ce canton... il faut lui pardonner son ignorance en faveur de ses rares qualités... et j'attends de tes bons sentiments, Antoinette, l'expression d'une cordiale reconnaissance envers cet excellent ami...

— Ami ! s'écria la marquise.

— Certainement; c'est à M. Boileau

que nous devons d'être riches... Sans lui, ma fille, tu serais ruinée. Un noir et lugubre couvent serait ton seul refuge. Cette perspective vaut bien la peine d'une belle révérence que tu feras à notre ami Boileau et à son excellente femme.

— Oh! cher père, ne craignez rien, dit vivement la jeune fille; j'aimerai Monsieur Boileau de tout mon cœur...

— Où allons-nous? où sommes-nous?

interrompit la marquise avec effroi, au moment où la berline entrait dans la grande cour du manoir.

Un homme d'une cinquantaine d'années se présenta à la portière qu'il ouvrit en mettant chapeau bas. C'était le père Boileau. Figure grave quoique douce, cœur loyal, esprit modeste, médiocrement cultivé, mais sage et ferme. le fermier Boileau négligeait le luxe de l'étiquette et des formes; resté pur au milieu du brigandage auquel s'étaient enrichis la plupart des intendants de grandes maisons depuis la révolution,

il avait la conscience de son mérite, et ne se croyait nullement obligé aux mesquines évolutions des gens qui ont à caresser, soit pour faire oublier, soit pour éblouir et tromper ou mordre. Il était vêtu d'une veste en gros drap pilote, car la journée était froide, et il piétinait dans la boue avec de gros souliers ferrés.

— Madame, dit-il à la marquise, sans la désigner par son titre : soyez la bien venue sur ce domaine où votre longue absence a laissé beaucoup de malheureux sans protection et sans secours.....

Permettez-moi de vous présenter madame Boileau, ma femme, qui s'estime heureuse de vous faire sa révérence ainsi qu'à monsieur le marquis.

— Je vous vois avec plaisir, Boileau, vous et votre femme, répondit la marquise avec beaucoup de majesté.... Mais dites-moi donc, je vous prie, ce qu'est devenu le château de Lauzane depuis notre départ.

— Il est devenu d'abord un hôpital...

— Un hôpital ! s'écria la grande dame avec horreur.

— Puis une caserne...

— Une caserne!... quelle abomination !

— Ne le saviez-vous pas? J'ai cependant instruit monsieur le marquis.

— Sans doute, sans doute, interrom

pit monsieur de Lauzane. En ne vous parlant pas de ces misères, ma chère amie, j'ai voulu ménager votre sensibilité.

— Ah! vous appelez de pareilles profanations des misères! Mais, monsieur, vous devenez Jacobin à vue d'œil... Vos sentiments vont à reculons.

— Les hôpitaux et les casernes n'ont jamais rien profané, madame, répondit assez crument le père Boileau; le mal-

heur et le courage font des temples de ces asiles.

— En vérité! reprit la marquise... Eh! mais, vous êtes éloquent, citoyen Boileau, très éloquent.... Veuillez pren- les clefs, passer devant moi et me mon- trer tous les massacres exercés ici en mon absence.

Boileau eut un moment d'hésitation; il regarda M. de Lauzane, qui lui fit un pe- tit signe d'exhortation à la patience;

mais ce signe n'eût pas suffi, si les yeux de l'honnête fermier n'eussent pas rencontré ceux d'Antoinette. La jeune fille s'était cachée derrière sa mère, et, de là, bien à la dérobée, elle avait envoyé à Boileau l'une de ces muettes et touchantes et gracieuses prières que le sourire et le regard ont, il faut le croire, le talent de rendre irrésistible.

Boileau prit les devants sans répondre sans montrer de la répugnance, et tant que dura la longue inspection du logis démantelé, délabré, des seigneurs

de Lauzanne, il essuya, avec impassibilité, la colère, le dédain, l'ironie, les gémissements et les reproches de la marquise outrée jusqu'à la fureur, à l'aspect des mutilations qu'elle constatait à chaque pas.

— Mais! s'écria-t-elle, il faudra cent mille écus pour effacer toutes ces souillures.

— Non, madame, répondit Boileau avec flegme; il en faudra deux cent mille.

— Citoyen, répliqua la marquise, on se passera de vos avis comme de vos services.

— D'autant plus aisément, madame, que je n'ai plus de services à vous rendre.

Disant cela, Boileau salua froidement et se retira.

— Insolent!... bredouilla madame de Lauzanne. Ah! monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le marquis occupé à

battre du tambour avec ses ongles sur les vitres d'une croisée, vous ferez justice de ces malotrus.

— Certainement, ma chère amie, justice exemplaire; mais calmez votre irritation et n'accusez que vous d'une réponse méritée par un semblant d'ingratitude.

La marquise se résigna, non sans efforts, et s'installa dans quelques pièces meublées à la hâte pour les recevoir. Sur

le champ elle s'occupa d'un projet de restauration du château et jura ses grands Dieux qu'avant trois mois, dût-elle se condamner, elle et les siens, aux plus mesquines économies, le manoir de Lauzane aurait recouvré la splendeur digne du renom de ses seigneurs et maîtres.

Pendant que la marquise se livrait à ses projets et que son imagination faisait des chiffres, Boileau qui s'était mis à la recherche de sa femme et l'avait trouvée donnant ses soins à une basse cour im-

provisée, l'entraîna vivement par un bras et lui dit, chemin faisant :

— Mariette, mon enfant, allons préparer nos paquets.

— Nos paquets?... où donc allons-nous ?

— Je n'en sais rien ; mais nous devons sortir d'ici.

— Et pourquoi ?

— Parce que madame la marquis de Lauzane ne nous va pas... C'est une fausse aristocrate... Bref, elle m'a donné congé.

— Elle t'a donné congé! pas possible!

— Pure vérité.

— Alors, mon ami, faut nous dépêcher, tu as bien raison... mais le marquis?

— L'émigration l'aura changé et racorni, il est sous cloche, c'est-à-dire sous les jupes de sa femme.

— En es-tu bien sûr, il a l'air si bon !

— D'accord. Mais comment a-t-il permis qu'on me traitât si rudement?... Tiens, Mariette, les anciens n'avaient peut-être pas tort, dans leur violence, de crier après les nobles... Ce sont des ingrats... Moi chassé ! jour de Dieu ! si on m'avait dit ça !

— Ne te laisse pas emporter, Jean, la marquise n'est pas de ce que mon père et le tien appelaient la *vieille souche;* son mari et sa fille nous vengeront de ses dédains.

— Bah! c'est même boutique, bon chien chasse de race, la fille tendra de sa mère; elle m'a l'air d'une sucrée, d'une mijaurée... Ramassons nos biblots, te dis-je; c'est le plus court et le plus sage.

— Bon! mais que deviendrons-nous? Où sont nos épargnes?

— Nous avons cinq cents livres, rien de plus, car je suis trop fier pour régler mes comptes comme je le devrais. N'ai-je pas employer jusqu'à notre réserve à payer la main-d'œuvre cet hiver, et à meubler ces appartements.

— Si le marquis ne reconnait pas cela, il nous volerait...

— Et ce ne serait pas miracle ! interrompit le fermier, poussé par une exaspération impitoyable... Je les crois ca-

pable de tout après ce qu'il m'ont fait... Ils auraient dû me baiser les mains... ils m'ont chassé !... C'est de la clique... n'en parlons plus.

— Si le curé de Colignon t'entendait, Jean, il te tancerait, et ferait bien, pour ta mauvaise colère; tu pars comme du vin nouveau : tu montes ! tu montes !

— Eh ! oui je monte ! et je me soucie de ton curé comme des autres... La prêtraille et la noblesse, ça peut s'atteler ;

je ne veux plus que tu m'en parles, j'en ai fini avec eux tous... Nous voilà au pavillon, ramasse le *bazar*, je chargerai les deux charettes; les pieds me brûlent dans cette baraque, où j'étoufferais si j'y restait seulement la nuit.

Mariette Boileau s'était signée en entendant ces paroles qui, sur les lèvres de son mari, résonnaient comme des blasphèmes.

« Pauvre honnête homme! se disait

elle, il a le sang tourné, c'est sûr, et il pleurera demain pour ce qui lui échappe aujourd'hui. »

Boileau était entré dans un pavillon dit pavillon de chasse, posté à quelques pas de la grande route, modeste habitation où il était né, et dont sa loyauté, renchérissant sur celle de son père, n'avait que fort médiocrement accru la décoration intérieure.

— Tiens ! dit-il en ouvrant une fenê-

tre pour aspirer l'air froid que réclamaient ses poumons brûlants, d'où vient ce fiacre ?

— Quel fiacre ? demanda Mariette.

— Regardez-le... il était arrêté là, près de la haie; j'ai cru voir dedans deux hommes habillés l'un de rouge comme un Anglais, l'autre de vert comme un Russe. Le Russe, si c'est un Russe, était couché en travers... Il avait l'air malade, mort peut-être... Après ça, tant pis pour lui,

s'il est mort... c'est un allié de moins et, grâce au diable, il n'en manque pas... le Carrousel en est semé, si bien qu'il en poussera après les pluies!... Allons, allons, à la besogne, ma femme, nous causons trop.

— Monsieur Boileau, dit à travers la porte entrebaillée une petite voix bien douce, quoique très-émue et même troublée, monsieur Boileau, êtes-vous là ?

— Certainement que j'y suis, répondit le fermier, et il ouvrit la porte. Ah !

c'est vous mademoiselle, ajouta-t-il avec un visible embarras en reconnaissant Antoinette de Lauzane, qui glissa, comme une chatte, au milieu de la chambre et tomba, de lassitude, sur une chaise.

— Eh ! mon Dieu, mademoiselle, s'écria Mariette, qu'avez-vous donc ?... vous étiez toute rouge en entrant, et vous voilà pâle.

— J'ai beaucoup couru ; ne vous occupez pas de moi... monsieur Boileau, reprit-elle après une pause nécessaire, car

elle était haletante, on dit que vous êtes bien bon, bien obligeant, bien honnête, et je viens vous demander un grand service.

— Si le service peut se rendre en cinq minutes, je suis prêt, mademoiselle ; mais s'il doit me lier jusqu'à demain...

— Demandez toujours, mademoiselle, interrompit Mariette, Jean paraît bourru; mais, demain comme aujourd'hui, vous le trouverez ce qu'il est, brave homme tout de bon.

— J'aurai besoin de lui pendant longtemps, peut-être.

— En ce cas, mademoiselle, ne comptez pas sur moi ; vous le voyez, je fais mes paquets, je m'en vais.

— Et où allez-vous ?

— A la grâce de Dieu. Où vont ceux que l'ingratitude chasse à coups de pieds... Si vous l'avez entendu, votre

mère m'a mis à la porte de ce pauvre pavillon...

— Et mon père veut vous loger au château... Comme vous avez mauvaise tête, monsieur Boileau ! je n'aurais pas cru cela à vous voir et à entendre mon père parler de vous, ajouta le jeune fille d'un ton de reproche gracieux comme un doux compliment.

— Quand je le disais ! s'écria Mariette.

— Ça n'empêche pas que je partirai,

reprit Boileau avec plus d'entêtement que de sincérité.

— Non, vous ne partirez pas, riposta Antoinette, encouragée par un signe de Mariette.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que, s'il le faut, je me mettrai à vos genoux; parce que j'ai besoin de vous tout de suite, et que demain, après-demain et pendant longtemps vous

serez ici comme la main de la Providence.

Antoinette s'empara des deux mains de Mariette, et les serrant avec force, elle ajouta :

— Ma bonne madame Boileau, aidez-moi, je vous en supplie, au nom de la Sainte-Vierge !

— Parlez, mademoiselle, interrompit

le fermier. Je suis à vos ordres et n'ai plus de colère... vous m'avez retourné... Parlez... J'écoute...

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Jean-Michel Boileau avait la tête vive, comme on a pu le remarquer ; il prenait la mouche aisément, trop aisément, disait Mariette, sa femme, qui, par un

calme et une inaltérable sérénité, tempérait la violence de ses écarts ; mais c'était un excellent homme, sensible comme tous ceux dont la tête est prèt du cœur, selon l'expression populaire.

Elevé par son père dans des sentiments de fidélité au roi et de respect pour tout ce qui émanait du trône, témoin des bienfaits que les seigneurs de Lauzane répandaient à pleines mains autour d'eux, Boileau avait traversé les plus mauvais jours de la Révolution avec une intelligente circonspection. Les excès commis sous ses yeux l'avaient fortifié

dans ses principes monarchiques, et cependant il était d'esprit trop juste et de sincérité trop loyale, pour n'avoir pas reconnu que de grands progrès étaient nés de ces mêmes excès; que le sang des victimes de la Convention offert en holocauste à une liberté farouche, avait préparé la sage émancipation d'un peuple destiné à marcher en tête des nations.

Sous le régime de la Terreur, Boileau était resté royaliste zélé, mais silencieux et rusé; l'horrible machine dressée sur

la place de la Révolution et à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, comme dans toutes les grandes villes de France, lui inspirait un dégoût qui allait jusqu'à la fureur ; il ressentait une haine violente contre ces dictateurs et proconsuls qui faisaient suivre l'usurpation de l'assassinat, et il s'attendrissait sur le sort des malheureux, riches, nobles, pauvres, bourgeois ou plébéiens, tombant sous le fer ignoble des accusateurs publics.

La mollesse du Directoire et sa politique bâtarde renforcèrent Boileau dans ses opinions ; il espéra que les Bourbons

succéderaient à ce pouvoir aussi mal assis que mal défini, et le grand évènement du 18 brumaire jeta le trouble dans son esprit. Trop fier de son pays pour ne point battre des mains à chacun des prodiges accomplis par le jeune héros de Rivoli et des Pyramides, il fut indécis, pendant quelque temps, entre le moderne César et le souvenir de la royauté qu'avaient servie ses pères. Après Marengo qui, cependant le laissa plein d'enthousiasme, il vota contre l'Empire, et tant que dura le règne du souverain couronné par la victoire et par le peuple, il se voua secrètement au culte des proscrits découronnés ; mais ce culte ne

fut pas souillé par la révolte, il fut muet, silencieux, résigné. Boileau se montra sujet dévoué en dépit de sa foi politique; son honnête bon sens et la loyauté de son cœur lui inspiraient le respect et l'admiration, sinon l'amour, pour l'homme providentiel que les destinées de la patrie avaient placé sur le plus beau des trônes de l'univers.

Quand vinrent les désastres de nos armées habituées à vaincre, Jean Boileau se garda bien de se réjouir, à l'exemple des illustres ingrats que l'Empereur avait comblés d'honneurs et de

richesses, à l'exemple des hommes à courte vue, qui n'apercevaient pas l'abaissement national dans le triomphe des coalisés. Boileau attendit, sans enthousiasme, la rentrée de ses princes légitimes; il compta sur eux pour la cicatrisation des blessures de son pays, et il eut applaudi, des mains comme du cœur, à leur retour, si les armées de Wellington, d'Alexandre et de Blücher, ne les eussent pas escortés jusqu'au cœur de leur capitale.

Cependant, le fermier Boileau ne laissa pas lire sur son visage, le chagrin de

son amour-propre ; il fut impénétrable même pour sa femme, qui, royaliste sans discussion possible, n'aurait pas su le comprendre.

Madame Boileau était une bonne grosse fermière, alerte et laborieuse autant qu'honnête, très-pieuse, complètement illétrée, mais habile à son métier. Elle portait des sabots qu'elle ne quittait que le dimanche ; son costume était celui d'une femme de la campagne dans une certaine aisance ; son visage respirait la santé, il était un peu haut en couleur, rebondi, ferme et souriant. Mariette,

quoique dévote, ne baissait jamais les yeux en parlant, eût-elle parlé à son roi. Ceci tenait à la pureté de sa conscience. Elle n'avait fait que du bien dans sa vie, et la modestie de son existence l'avait, dès son jeune âge, mise à l'abri de tout besoin de solliciter. N'ayant jamais demandé, ayant toujours donné, inabordable au mal, accessible à toutes les vertus, cette femme, nature d'élite sous la bure, commandait le respect sans l'exiger, et régnait, sans le savoir, dans sa commune, comme y avait régné jadis les marquises de Lauzane les plus renommées pour leurs bienfaits.

Lorsque Jean Boileau eut dit à Antoi-

nette : « *Je suis à vos ordres, mademoiselle, parlez, j'écoute,* » la jeune fille exprima, par un léger tressaillement, la joie que lui causait ce premier succès.

— Eh bien ! mon bon monsieur Boileau, dit-elle, je vais parler ; mais, avant tout, une question s'il vous plaît... Est-ce que vous êtes royaliste ?

Disant cela, Antoinette regarda sournoisement le fermier avec l'une de ces petites mines en dessous à la fois innocentes et coquettes, que la grâce rend

adorables chez la femme, et que les anges ou le démon, selon le cas, rendent irrésistibles.

— S'il est royaliste ! s'écria Mariette, riant de bon cœur : pour une question, en v'là une de question ! Je crois bien qu'il est royaliste... de naissance !

— Madame Boileau, laissez donc répondre votre mari... Vous voyez qu'il hésite !

— Lui ! j'en réponds comme de moi !

—Allons ! mon bon monsieur Boileau, reprit Antoinette stimulant le fermier qui, sous la fraîche impression du mauvais procédé de la marquise, hésitait, en effet, à faire sa profession de foi, êtes-vous royaliste, oui ou non ?

— Si je n'étais pas royaliste, mademoiselle, dit-il enfin, vous ne seriez pas rentrée dans votre château...

— Mon Dieu ! que c'est donc dommage ! interrompit Antoinette, avec l'accent d'une contrariété vraie.

— Dommage! fit Mariette abasourdie.

— Dommage! répéta Boileau stupéfait.

— Enfin! reprit Antoinette, sans s'occuper de cette double exclamation, autre question... voyons si je serai plus heureuse : Si j'étais votre fille, monsieur Boileau, est-ce que vous en seriez fâché? Mon Dieu! répondez donc vite, vous me tenez sur des charbons...

— Mademoiselle...

— Je vous assure, interrompit encore l'impatiente et gracieuse jeune fille, que mon père m'aime à la folie, qu'il m'appelle à tout instant son trésor, son espoir, sa petite fée, son Antigone... Ah ! je l'aime tant, moi, ce cher bon père... Eh bien ! je sens que si j'étais votre fille, je vous aimerais, là..... de tout mon cœur...

— Est-elle donc gentille ! dit Mariette. Ah ! oui, que nous vous aimons, nous aussi !

— Je vous étais dévoué par devoir et

par respect, sans vous connaître, mademoiselle, répondit le fermier... Maintenant, je suis heureux de l'occasion que vous m'offrez de vous témoigner mon attachement... Oui, je serais bien fier de vous si vous étiez ma fille...

— Ah ! voilà qui est parler ! s'écria Antoinette. Eh bien ! mon bon monsieur Boileau, venez vite sans perdre plus de temps à discourir, venez rendre un grand service.

— A vous ? mademoiselle !

— Non, à l'humanité..... Mais il est bien entendu que je suis votre fille, que je me nomme?... Quel joli petit nom allez-vous me donner?... Louise, n'est-ce pas? Oui, Louise; mon pauvre frère s'appelait Louis!... Louise Boileau, c'est cela... Ah! vous ne vous repentirez pas de ce gros mensonge... Venez, venez, et vous aussi, madame Boileau, puisque vous devenez ma chère maman!

Entraînés par Antoinette, le fermier et sa femme s'enfoncèrent dans l'un des taillis du parc, où se jouaient et babil-

laient de jeunes oiseaux, amoureux de leur premier printemps.

— Ah ! Jésus-Dieu ! s'écria Mariette en apercevant à travers un rideau de ronces déjà chargées de feuilles hâtives, trois hommes, dont l'un était étendu aux pieds des deux autres, Jésus-Dieu ! aurait-on commis un crime chez nous ?

— J'y suis, répondit le fermier ; on s'est battu... Je m'explique maintenant, le fiacre, le Russe et l'Anglais.

— Oui, glissa Antoinette à l'oreille de

Boileau, vous avez deviné... N'oubliez pas votre promesse. Eh bien! ajouta-t-elle résolument en entrant dans le fourré... je me suis fait attendre, n'est-ce pas!... Mais me voici ; je vous amène, comme je vous l'avais promis, mon père et ma mère..... Comment va le pauvre blessé ?

— Mal, mademoiselle, mal! répondit l'homme qui était debout ; et il salua respectueusement la jeune fille. — Vos bienfaits pourront-ils le sauver? hélas !

Nous devons compte au lecteur de

l'apparition inattendue de ces deux personnages, apparition produite par le hasard, ce guide insensé, qui gouverne ici-bas les plus sages d'entre nous.

Antoinette avait ressenti, au fond du cœur, l'injustice et l'ingratitude de sa mère vis-à-vis de l'honnête fermier auquel sa famille devait tant d'éloges et de reconnaissance. Aussi, bien assurée de ne pas déplaire au marquis de Lauzane, elle s'était esquivée du château comme pour se promener dans le parc, et elle s'était dirigée vers le pavillon de chasse,

où elle espérait trouver le père Boileau. — « Je saurai bien le consoler, se disait-elle chemin faisant : je lui prouverai que maman a le cœur aussi bon que la tête vive, et il ne sera pas plus entêté a nous garder rancune que moi à le rapatrier avec nous. »

Tout en combinant ses projets de séduction, Antoinette, qui avait fait un long circuit pour donner le change sur son expédition, s'égara dans les sentiers croisés du parc, et se trouva en plein fourré, ne sachant plus quelle direction choisir. Elle s'arrêta pour s'orienter, et,

au moment où elle reconnaissait son chemin, elle entendit un froissement de broussailles, et vit apparaître un homme de haute taille, dont la mise sévère, le visage pâle et les yeux en quelque sorte égarés la frappèrent de terreur. Elle s'appuya, d'une main que l'on voyait frissonner, à un gros chêne et demeura là, immobile, sans voix, comme pétrifiée.

L'homme s'approcha d'elle précipitamment et les mains tendues ; il portait le costume presque généralement adopté,

à cette époque, par les militaires qui déposaient l'uniforme : une longue lévite verte soutachée, sur la poitrine, de quelques nœuds hongrois, de grandes bottes collantes, sans éperons, un chapeau noir à larges bords, une barbe épaisse et courte, légèrement grisonnante. Ce personnage paraissait en proie à une vive exaltation ; les muscles de sa face étaient contractés, une expression de douleur régnait dans son regard plein d'énergie. Il n'y avait sur sa poitrine ni décoration ni ruban.

— Monsieur, murmura Antoinette,

d'une voix dominée par la frayeur : Je ne vous ai fait aucun mal...

— Hélas ! mademoiselle, répondit l'homme en se découvrant et montrant un large front qu'environnaient deux bouquets de cheveux rares ; c'est au contraire, un prompt secours que je réclame de votre générosité.

— Un secours ! s'écria Antoinette, à qui le génie de la charité rendit sur-le-champ, toutes les forces du cœur et de

l'esprit : Ah! monsieur, je suis bien heureuse de vous avoir rencontré !

Disant cela, mademoiselle de Lauzane enfonça machinalement l'une de ses mains dans la poche de sa robe.

— Vous vous trompez, dit l'homme en remarquant ce mouvement; je ne demande pas l'aumône... . venez, venez voir..... Oh! ne tremblez pas, vous êtes un ange et je suis bien malheureux !

Antoinette se laissa conduire dans une clairière tout près du lieu où elle se trouvait, et elle vit, avec un frisson de tristesse, un jeune homme étendu sur le gazon, la tête posée sur les genoux d'un chirurgien qui s'appliquait à poser un large appareil sur sa poitrine ensanglantée.

Une épée nue était posée à terre, près de la main droite du blessé, qui ne donnait aucun signe de vie, et dont le visage, couvert d'une affreuse pâleur, semblait être envahi déjà par la mort.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

— Mon Dieu! que puis-je faire? demanda Antoinette en s'agenouillant pour prier.

— C'est son fils, mademoiselle, dit le

chirurgien en désignant d'un regard l'homme qui avait tant effrayé la jeune fille, et qui, dans ce moment, se penchait sur le front du blessé pour le couvrir de baisers amers.

— Major, balbutia le malheureux père, soyez franc, je le sens tout refroidi... vit-il encore? Ne me cachez rien : j'ai fait mes preuves... parlez.

— Vous avez fait vos preuves comme soldat, commandant; mais comme pè-

re!... rassurez-vous, la vie tient bon... Paul est robuste. Cependant, nous ne pouvons pas rester ici!.. Un bon lit d'abord... un bon lit... de la chaleur.

— Est-il transportable ?

Le docteur leva les yeux avec une sorte de pitié, car c'était pour la quatrième fois que le commandant lui faisait cette question à laquelle il avait quatre fois répondu.

— Non, dit-il ; il faut un gîte le plus près possible...

— Eh bien! mademoiselle, c'est vous que j'implore, interrompit le commandant... Au nom du ciel! donnez-nous l'hospitalité.

— N'est-ce que cela? je cours au château, répondit Antoinette, et elle se releva pour s'élancer.

— Au château? demanda le commandant... Permettez... A qui appartient ce château?

— Au marquis de Lauzane.

— Le marquis de Lauzane! un émigré?

— Oui... Ah! le meilleur des hommes.

— Je vous remercie, mademoiselle, abandonnez-moi à mon malheureux sort... Le marquis de Lauzane est trop bon royaliste pour pouvoir secourir le commandant Delmas, soldat proscrit de Sa Majesté l'Empereur... et puis, je vous remercie, mademoiselle! mon malheur ne doit pas attirer des désagréments à une famille que l'honneur me commande de fuir...

— Commandant! essaya de dire le chirurgien : Réfléchissez.

— J'ai réfléchi, major... mettez ce pauvre enfant sur mes épaules... j'irai jusqu'à l'épuisement de ses forces et des miennes.

— Eh quoi ! Monsieur, reprit Antoinette, la politique conserve-t-elle donc ses haines jusqu'en face de la mort ?

— Oui, mademoiselle, répondit le

commandant, après une légère hésitation... Cette haine enterre ses ennemis et s'asseoit sur leurs tombeaux.

— Eh bien! ne pensons plus au château de Lauzane, s'écria Antoinette, éclairée par une idée soudaine, bien digne de sa belle âme: Vous ne refuserez pas notre propre hospitalité, je suis la fille du fermier Boileau... un Bonapartiste, celui-là, ajouta la jeune fille, non sans rougir un peu sous ce mensonge aussi naïf que secourable.

— Et votre père, demeure?...

— Au pavillon, tout près d'ici... je vais le chercher...

— Allez, mademoiselle, et que le bon Dieu vous rende ce bienfait.

Antoinette se mit à courir; elle écarta de ses mains mignonnes les ronces et les épines, et arriva, comme nous l'avons vu, au pavillon de chasse.

— Papa, dit Antoinette après un effort inaperçu du commandant, dont l'anxié-

té croissait de minute en minute, M. le médecin prétend que le pauvre blessé a besoin tout de suite d'un bon lit, et comme on ne peut pas le porter jusqu'à la ville...

— C'est mon lit que je lui donnerai, mon enfant, interrompit Mariette, abordant les difficultés de son nouveau rôle de mère avec l'intrépidité qu'elle mettait à toute bonne action. Cette affaire-là ne te regarde plus, fillette ; Boileau et moi nous nous en chargons.

— Monsieur, c'est un bonheur pour

moi que d'être appelé à vous rendre service, dit le fermier au commandant. Ce jeune homme vous est cher ?

— C'est mon fils.

— Vous êtes militaire ?

— Oui, monsieur, et je n'hésite pas à vous dire mon nom ; je suis le baron Delmas, chef d'escadron du 2e régiment de cuirassiers de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

— Votre fils s'est battu en duel ? demanda le fermier, sans montrer que ce double titre sonnait mal à ses oreilles.

— Le commandant fit un signe affirmatif.

— Avec un officier anglais ou russe ?

— Russe, oui monsieur... ils se sont enferrés... le Russe est mort.

— Ceci devient grave... aux yeux de la police, ajouta bien vite Boileau ; oser

toucher aux officiers de l'empereur Alexandre, c'est s'exposer avec audace à de dangereuses poursuites.

— Je le sais, monsieur, dit le baron, et comme je suis en outre, menacé d'arrestation, je n'abuserai pas...

— De l'hospitalité d'un pauvre paysan! interrompit Boileau. Vous faites erreur, commandant, ce paysan est un honnête homme, un Français véritable... Il a vu bien d'autres dangers, et reçu dans des temps autrement difficiles... Ma maison devient la vôtre et j'y réponds de votre sûreté, si vous ne vous écartez pas de

mes prudens conseils..... Allons monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le chirurgien, dites-nous comment nous devons nous y prendre pour porter le blessé sans trop le faire souffrir, et partons... Mariette, va préparer ta chambre, ton lit et les tisanes.

— Maman, je te suis, dit Antoinette.

— Oui, petite, oui, *viens nous-en* !

— Ah ! monsieur, murmura le baron à l'oreille de Boileau, et en suivant d'un

regard attendri mademoiselle de Lauzane, je vais entrer chez vous le cœur plein d'espérance; votre maison est sous la protection des anges.

— Louise! répondit le fermier avec un certain embarras que le commandant prit pour une distraction : maïs oui, c'est une bonne fille !

Arrivées au pavillon, Antoinette et Mariette s'empressèrent de faire la toilette de la chambre destinée au blessé. Cette

chambre était celle de l'excellent ménage qui, depuis vingt-cinq ans, n'avait fait qu'un lit.

Mariette, aussi active que robuste, déménagea en deux tours de main les objets dont elle ne voulait pas se séparer, puis elle enleva les draps pour les changer, retourna les matelas et secoua la paillasse. Pendant ce temps, Antoinette transportait, de la cheminée au chevet du lit, un petit bénitier de porcelaine dans lequel trempait une branche de buis, et elle suspendit au cou de la Sainte-Vierge qui surmontait ce béni-

tier, un petit chapelet terminé par une large médaille d'argent, fruit de l'une de ses devotions au pèlerinage celèbre de Marienthal, sur la frontière d'Alsace. Enfin, quand la bonne Mariette s'occupa de couvrir le lit, Antoinette la jolie châtelaine, aussi bonne que jolie, vint assister la fermière.

— Voulez-vous bien laisser çà, dit Mariette... Qu'est-ce que vous y connaissez!

— J'ai fait le lit de ma mère et le mien

pendant quatre ans, répondit en souriant mademoiselle de Lauzane. Oh! nous n'avons pas toujours été riches!... Ma chère maman, ajouta-t-elle, s'égayant de plus en plus, et de plus en plus charmante, de puis quand mettez-vous les coutures en dessus?

— Tiens! c'est ma foi vrai! s'écria Mariette avec un gros rire et continuant le jeu de sa fille improvisée : — C'est toi, Louisette, qu'es cause de ça : avec tes petites mines de chatte... tu ressembles à la bergère en satin rose *qu'était* dans la chambre peinte du château, au temps

jadis... Hum ! attention, mademoiselle, nos hommes arrivent.

Boileau, le baron et le docteur parurent sur le seuil de la chambre, portant dans leurs bras, et avec des précautions infinies, le malheureux blessé qu'ils déposèrent sur le lit.

— Femmes, laissez-nous, dit le fermier.

— C'est juste, répondit Mariette.....

Louise, tu n'as plus rien à faire qu'à prier le bon Dieu, mon enfant... Passe dans la pièce à côté... Moi je vais aider ces messieurs.

— Non, laisse-nous, reprit Boileau en faisant à sa femme un signe qu'elle comprit aussitôt, car elle entraîna Antoinette hors de la chambre.

— Ma chère demoiselle, lui dit elle, Jean Boileau est un homme qui a bon pied, bonne tête et bon œil, bonne tête

surtout; il voit toujours clair en tout et pour tout... Eh bien! faut vous en aller au château, *faut vous ensauver...*

— Déjà !

— Pardine! Et si on venait vous chercher jusqu'ici... ça ferait un beau gribouillage dans toutes nos menteries... Il paraît que ces pauvres gens sont des suspects...

— Ils ont l'air si braves!...

— Tiens! c'est l'air de tous les suspects... J'en ai connu, moi; on les guillotinait comme des gredins, et ça vous avait des cœurs de martyrs et des visages de chérubins... Et notre saint roi, donc? et notre sainte reine? (Ici Mariette se signa). Bref, reprit-elle, faut bien finir ce qu'on a bien commencé... Vous viendrez demain savoir des nouvelles... Je vas veiller avec un fier courage, allez!

— Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas?

— Comme de mon enfant si j'en avais un!

— Qu'est-ce que je vous suis donc, moi? répondit Antoinette d'un ton câlin.

— Vous, mademoiselle, sapristi! vous êtes, avec mon brave Boileau.... ce que j'aime le plus au monde.

— Eh bien! alors, ne vous plaignez plus et laissez-moi vous embrasser.

Mariette serra, dans ses bras robustes, l'élégant corsage de mademoiselle

de Lauzane, et deux gros baisers de nourrice résonnèrent sur les joues de la jeune fille.

— Ah! mon Dieu! dit la fermière, j'entends marcher dans l'allée; si c'était quelqu'un du château! Décampez, ma petite, décampez...

— C'est mon père, interrompit Antoinette, je reconnais son pas.

— Alors, passez par ici; maintenant, sauvez-vous dru par la cuisine.

Et elle poussa mademoiselle de Lauzane par les épaules en lui indiquant le chemin qu'elle devait suivre.

Troublée comme si elle eût été prise en flagrant délit d'une grosse faute, Antoinette s'élança dans la cuisine, renversa deux ou trois chaises, gagna une porte de derrière, puis le parc, où elle se mit à fuir, aussi légère qu'une biche effarouchée.

— Bonjour, chère dame, dit le marquis en saluant Mariette ; je viens vous

faire ma visite de bonne arrivée...... Je viens vous serrer encore la main. Deux fois en un jour, ce n'est pas trop.

Et M. de Lauzane salua avec cette exquise courtoisie d'un véritable grand seigneur, qui n'a rien d'apprêté, rien d'exagéré, rien de servile vis-à-vis des puissants, rien d'humiliant pour le subordonné.

— Dam! monsieur le marquis est bien trop honnête, de pauvres gens comme

nous! bredouilla Mariette encore visiblement hors de son assiette.

— De pauvres gens comme vous sont précisément les gens que j'estime et veux aimer... Ah ça! où donc est M. Boileau, la providence des Lauzane?..... j'ai de grands et de petits comptes à régler avec lui.

— Jean est dans la chambre à côté... avec un ami à nous qui se trouve malade, monsieur le marquis.

— Très-bien ; mais... quel est ce bouleversement? .. on dirait que vous déménagez ?

— C'est vrai.... nous avons travaillé à nos paquets....

— Pour ?....

— Pour partir, puisque madame la marquise nous a donné congé,... pour partir aujourd'hui même.

— Ah! et l'ami malade, est-ce que vous l'emportez... aujourd'hui ?

— Je crois que oui... je ne sais pas... Enfin, voici Boileau qui vous donnera ses raisons. « Pour sûr, il a vu quelque chose? » se dit Mariette, et elle frissonna de la tête aux pieds.

— Approchez donc, monsieur l'ingrat, cria le châtelain au fermier, qui, prudemment, tira le verrou de la porte derrière lui, de manière à retenir prisonniers le chirurgien et le commandant.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Jean Boileau aborda respectueusement le marquis de Lauzane, pendant que Mariette passait dans la cuisine, et il lui dit :

— L'ingratitude est, à mon avis, la plus basse des lâchetés... De quelle ingratitude suis-je donc coupable ?

— Vous me fuyez... c'est vous soustraire à ma reconnaissance, et comme ma reconnaissance vient à vous les mains pleines, c'est être ingrat que ne pas l'attendre.

— Madame la marquise...

— Mon Dieu! la marquise a ses idées,

et moi les miennes ; c'est de moi et non pas d'elle qu'il s'agit ; votre père, Boileau, était un serviteur très-aimé de ma maison, et, dans cette maison, le sceptre n'est pas, que je sache, tombé en quenouille. Depuis plus de cent ans, les Boileau n'ont eu de comptes sérieux à rendre qu'aux Lauzane de chef en chef, et le chef des Lauzane aujourd'hui, il me semble que c'est moi. Vous n'êtes pas galant, Boileau, mon ami. Quoi ! pour un mot piquant, déplacé, je l'avoue, mais jeté par ma femme, voilà que vous montez vos grands chevaux... vous faites vos paquets... Allons, allons, donnez-moi la main, oublions cette algarade,

et si vous tenez absolument à déménager, que ce soit pour habiter le château où votre place est marquée, car vous faites, à la date de ce jour, partie de ma famille.

Boileau baisa avec empressement la main que lui tendait le marquis, et répondit :

— Permettez-moi d'achever ma vie dans ce pavillon où mon père et ma mère sont morts entre mes bras ; quoi qu'il arrive, je vous le promets, je ne songerai plus à vous quitter.

— A la bonne heure! eh bien! mon ami, nous voici de retour après une terrible et longue absence. Nous étions cinq quand nous sommes partis! Mon père, ma mère, ma femme, mon fils et moi. Hélas! les Lauzane ont largement payé leur tribut à l'implacable destin! Mon père a été fusillé au val d'Auray après Quiberon, ma mère a suivi de près son auguste reine sur l'échafaud...; vous savez cela; mon fils, noble enfant, doué des qualités les plus brillantes, est tombé sous le fer brutal d'un soldat de Bonaparte à la bataille de Dresde.

— Quel funeste génie l'a poussé à

combattre ses concitoyens? interrompit Boileau.

— C'est juste, reprit le marquis avec une expression de regret mêlée de douceur. Moi aussi je me suis armé contre la France, mais c'était en haine de la République; j'ai remis l'épée au fourreau à la chute de Robespierre; à dater de cette époque, ma malheureuse patrie n'était plus, à mes yeux, qu'égarée dans une voie semée d'erreurs, mais elle se purifiait de ses récentes souillures par des victoires qui, comme au temps de Louis XIV, lui donnait le pas sur les na-

tions. J'étais fier de ce grand peuple en dépit de mes opinions; et j'eusse voulu que mon fils se consolât, comme moi, des souffrances de l'exil par l'éclat du nom français. Il me serait difficile, mon cher et honnête Boileau, de vous exprimer, comme je l'ai ressentie, la satisfaction que j'éprouvais à fuir devant les prodigieuses conquêtes de Bonaparte. Nos protecteurs, Anglais, Allemands, Russes, Italiens, étaient si insolents, que nous tous (je ne parle ni des avorteurs de la race noble ni des fous) nous battions des mains en secret, à chaque bulletin proclamant l'une de leurs défaites! Nous marchions à reculons de-

vant le drapeau tricolore, objet de notre haine ; mais nous étions glorieux de ne savoir où nous réfugier quand Berlin, Vienne, Moscou ouvraient leurs portes à ce drapeau. Jarnibieu! mon cher Boileau, si la marquise m'entendait, elle aurait les nerfs en triste état; je suis Jacobin en diable depuis que le triomphe de mon parti donne à ma conscience le droit d'exprimer certain enthousiasme...

— Ah! Monsieur le marquis, vous pouvez causer librement avec moi sur ce sujet... Cet enthousiasme, je l'ai eu...

— Vrai?... Tant mieux, mon ami. Cœur honnête, bon Français, disait mon père, qui fut gentilhomme comme le roi, et Français comme le chevalier d'Assas. Eh bien! causons toujours, puisque nous nous entendons.... Ce n'est pas d'ailleurs pour le seul plaisir de bavarder que je vous retiens en ce moment; c'est plutôt pour vous mettre dans la confidence d'une petite ruse politique.

— Moi, Monsieur le marquis?

— Certainement. Voici le fait: Mon-

seigneur le comte d'Artois m'a offert, avec le grade de lieutenant-général, le commandement de la première division militaire. J'ai voulu refuser...; impossible; le roi tient à ce que j'accepte; et cependant, mon ami, je ne veux pas porter des épaulettes qui m'imposeraient la terrible obligation de présider une commission chargée d'épurer l'armée. Epurer! Vous saisissez, sans doute, l'immense portée du mot?

— Oui; Robespierre, Saint-Just et Danton, eux aussi, travaillaient à épurer la nation.

— Oh! oh! interrompit le marquis en souriant, ne parlons pas de ces Messieurs, s'il vous plaît, quand je mets le gouvernement du roi sur le tapis. La commission dont il s'agit, devra réduire à la demi-solde, et même chasser de l'armée, les officiers signalés pour leur zèle bonapartiste. Or, où je m'acquitterai avec conscience de mon devoir, et alors ce sont les cadres entiers que je réformerai, ou je trahirai ce devoir et ne réformerai que le tiers ou la moitié de ces braves gens coupables de s'être abandonnés à la fascination exercée par un général, à leurs yeux plus grand que César. Dans l'un et l'autre cas, ma con-

science aurait des remords. Les malheureux sacrifiés à la politique du jour iront mendier leur pain, après avoir enrichi les fastes de leur patrie ; ils seront, en outre, désignés en quelque sorte à la vigilance d'une police, ardente à se montrer plus royaliste que le roi, et il n'appartient pas à un homme de ma race de flétrir et de frapper ceux qui firent mon admiration. Oui, j'ai admiré Bonaparte, et je ne l'ai pas aimé; oui, j'ai admiré ses soldats, et je les aime trop pour persécuter jamais leur infortune et leur gloire.

— Si vous teniez au roi ce bon langage, Monsieur le marquis...

— Je vous arrête, mon ami, pour vous tirer d'une erreur. Le roi n'a pas besoin de moi pour entendre ce langage; il n'a qu'à écouter son cœur. Le roi est l'un des hommes les plus éclairés de ce temps, et il est, à n'en pas douter, l'un des meilleurs. Mais lui est-il permis de suivre ses penchants généreux, lorsque les courtisans viennent en foule, même avant qu'il n'ait ressaisi sa couronne, lui démontrer que la clémence et la bonté le conduiraient à sa perte. Et quels courtisans, grand Dieu! Le cœur se soulève de dégoût, le regard se trouble de honte à la vue de ces princes, ducs, comtes, barons, sénateurs du ré-

gime impérial, allant fléchir le genou devant Louis le Désiré, devant Alexandre, qu'ils appellent *le fondateur de la liberté française et le héros citoyen!* Ce sont eux qui proposent les mesures violentes, et je gagerais que les commissions d'épuration vont compter dans leur sein deux généraux de Bonaparte pour un émigré. Un satirique l'a dit avec une trivialité digne du sujet, mon ami : « Les courtisans sont comme les poules; ils se couchent avec le soleil. »

— Pourquoi donc alors vous inté-

resser à une catégorie d'hommes si méprisables?

— Parce que l'épuration conseillée ne portera que sur les officiers peu élevés en grade... Ce sont ceux-là qui sont, pour moi, des héros, de dignes enfants de mon noble pays... J'ai fermement résolu, non-seulement de ne pas les frapper, mais, mieux, de les protéger tant que je le pourrai, sans desservir le roi mon auguste maître.

— Ainsi, Monsieur le marquis, de-

manda Boileau dont le cœur battait d'espérance et de joie, vous tendriez la main à un pauvre soldat de Bonaparte s'il était dans le malheur?

— Sans hésiter, très-certainement.

— A un petit officier, même à un commandant?...

— Au premier d'entre eux qui serait dans la peine ou le besoin, à moins qu'il ne conspirât contre le roi... Les conspirateurs de tous les partis me sont odieux !

— Eh bien ! pour lors écoutez ! reprit Boileau, qui fit une pause pour raconter, le plus succinctement possible, le grand évènement de la journée, le duel dans le parc, l'intervention d'Antoinette et l'asile accepté par le baron Delmas pour son fils et pour lui.

Pendant cette courte pause, le marquis s'était gratté le front, et avant que Boileau eût repris la parole, il s'écria, comme frappé d'un souvenir :

—Entendons-nous, cependant, mon

ami : parmi tous ces hommes abandonnés aujourd'hui par la fortune infidèle à leur général, il en est un que je hais profondément s'il est encore de ce monde. Mon Dieu ! je souhaite qu'il soit tombé sur l'un des derniers champs de bataille, afin de n'avoir à maudire aucun de mes semblables. Pour celui-là seul je fais donc exception... je veux parler de l'assassin de mon malheureux fils.... Ah ! le misérable, s'il est mort, je lui pardonne, s'il est vivant, je le tuerai !

– Le comte de Lauzane n'a-t-il

donc pas été trouvé parmi les morts, à Dresde, et ne commandait-il pas un régiment de la cavalerie autrichienne!

— Oui, mais il n'a pas été frappé par un brave, il a été lâchement égorgé! Pauvre enfant! il ne partageait pas mes idées; il ne voyait dans les rangs de l'armée française que des rebelles qu'il se croyait obligé à combattre en tous lieux et puis c'était un esprit bouillant, belliqueux; la poudre l'enivrait et, ne pouvant pas servir sous le drapeau de l'Empire, il se battait contre lui... Sa triste

fin n'a que trop châtié son erreur et sa folle ivresse !

— Vous connaissez son meurtrier !

— Son nom est gravé là ! répondit le marquis en posant un doigt sur son front. Je ne l'ai jamais vu, je désire ne jamais le voir, car je suis bon chrétien, Boileau ; mais ce nom fatal, m'est-il possible de l'oublier ! Le chevalier de Cordouan, ami de mon infortuné fils et témoin de sa mort, m'a dépeint de la tête aux pieds la personne de ce mau-

dit, dont Bonaparte a, je crois, fait un baron. Dieu me pardonne! les gazettes m'ont appris ce monstrueux anoblissement.

Boileau tressaillit involontairement; puis, chassant comme l'ombre d'un rêve l'image du commandant Delmas qui venait de passer brusquement devant ses yeux, il dit, non sans émotion :

— Je serais indiscret si je vous demandais le récit de cette funeste et tragique aventure.

— Indiscret ! non ; n'êtes-vous pas, maintenant, de la famille, mon cher Boileau ? et ne faut-il pas, à ce titre, que vous soyez instruit de tous nos malheurs, afin que vous preniez votre part de nos souffrances ?... Enfin, qui sait ! la sagesse de Dieu se révèle souvent à nous par des actes que nous prenons, dans notre impiété, pour des caprices du hasard, pour des bizarreries du destin ! Qui sait si vous ne rencontrerez pas un jour le baron Delmas ?...

— Le baron Delmas ! s'écria Boileau

en étouffant de son mieux le son retentissant de sa voix.

— Oui, reprit le marquis, s'apercevant avec surprise du trouble causé par le nom qu'il venait de prononcer. — Eh quoi ! connaîtriez-vous cet homme?

— Non... non, répondit le fermier s'efforçant de sourire : j'avais mal entendu... je croyais que vous aviez dit Dellas. Au commencement de la Révolution j'avais un ami, un ami d'enfance; nous avions été ensemble à l'école chez

le père Mathurin, à la miche et la bûche, comme ça se pratiquait dans ce temps-là. Dellas s'est enrôlé... il est devenu gros-major et baron... Un boulet lui a cassé la tête à Arcis-sur-Aube... Ce n'est pas Dellas que vous avez dit?

— Delmas, mon ami, Delmas baron, officier de la Légion-d'Honneur et chef d'escadron dans je ne sais plus quel régiment de cuirassiers... Il est devenu tout cela malgré son crime! Ah! je l'ai suivi et fait suivre dans les papiers publics, qui ont quelquefois parlé de lui.... avec éloge, ajouta le marquis, accompa-

gnant ce dernier mot d'un sourire plein de fiel... Il est devenu tout cela, il était tout cela il y a peu de temps encore, à la bataille de Leipzick, au combat de Hanau. Depuis lors, j'ai perdu ses traces que, malgré ma haine et ma soif de vengeance, je ne désire pas retrouver. Bonaparte est à l'île d'Elbe, Louis XVIII est sur le trône; je suis donc trop puissant contre ce misérable pour le chercher... Mais que la colère de Dieu ne le mette pas dans mes mains ou dans les vôtres, n'est-ce pas, mon ami? Assez sur ce triste sujet, mon cher Boileau, je suis tout à la joie de vous avoir retrouvé... vous m'êtes apparu sur le seuil du châ-

teau de mes pères, comme la statue d'un dieu lare, et j'éprouve, à vous serrer la main, une jouissance que votre honnête modestie me dispensera d'exprimer par des phrases. Voyons, puis-je vous être utile à quelque chose? Soyez exigeant, mon ami; soyez très-exigeant : vous ne ruinerez jamais ni mon estime, ni ma reconnaissance.

— Que puis-je vous demander après tout ce que vous me donnez là, Monsieur le marquis?

— Pas de compliments, jarnibieu!

cherchez bien... mais, je vous ai interrompu, je crois, au moment où vous alliez vous engager dans une confidence...

— Moi! Monsieur le marquis! pas que je sache.

— Mes oreilles ont donc corné... Ah! nous parlions de mon désir d'obliger les soldats de Bonaparte qui se trouveraient dans la peine et le besoin. Alors, vous m'avez dit : « Puisqu'il en est ainsi, écoutez : » Si vous avez quelques-uns

de ces braves gens pour protégés, mon cher Boileau; parlez, je vous écoute.

— Ma foi non! J'ai dit cela pour le cas où je pourrais en avoir; mais c'est vous bien plutôt, Monsieur le marquis, c'est vous qui deviez me confier une petite ruse politique.

— C'est juste, interrompit en riant M. de Lauzane; mais nous avons bavardé comme deux perroquets; il est maintenant trop tard pour vous parler de cette

petite ou grosse affaire. Prenez-y garde, mon cher Boileau, il y aura au bout de ma confidence un service à vous demander, un service important.

— Et vous pourrez compter sur mon zèle.

— J'en suis persuadé... Diable! mais le jour baisse... la marquise va s'inquiéter de mon absence.

— Ne vous sait-elle pas chez moi ?

— Si, vraiment! et c'est la longueur de ma visite qui doit la tracasser... Ah ! mon pauvre Boileau, vous avez mal marqué, ce matin, dans l'esprit de madame de Lauzane... ne s'est-elle pas imaginé que vous aviez de mauvais principes!... Bah! ne vous formalisez jamais de ses boutades; elle a le cœur excellent, mais une tète diabolique et des opinions exagérées au delà de toute hyperbole... Quand vous nous aurez entendus nous chamailler, ce qui arrive de temps à autre et ce qui arriverait du matin au soir, si j'acceptais la bataille chaque fois qu'elle me la présente, vous serez moins susceptible; ma femme me traite volon-

tiers de Jacobin, mon cher ami; ainsi ne vous plaignez pas si jamais elle vous appelle sans-culotte. Elle revient de l'émigration comme, s'il plaisait à Dieu, ma trisaïeule pourrait revenir du tombeau. On dirait qu'enterrée depuis le 9 thermidor et ressuscitée depuis quelques jours, elle n'a rien appris de ce qui s'est passé de glorieux pour la France entre ces deux dates. Mais vous vous habituerez à ses singularités, et vous l'aimerez pour l'amour de nous, ma fille et moi... ma fille, ma petite Antoinette adorée, Boileau... ah! c'est là une privilégiée du bon Dieu et de tous ses anges...

— J'en ai assez vu, interrompit le fer-

mier, pour aimer déjà cette charmante demoiselle.

Et comme le marquis s'était levé, Boileau le reconduisit en quelque sorte malgré lui, jusqu'à la porte du pavillon, tant il craignait que l'éloge d'Antoinette, prononcé avec chaleur, ne parvînt aux oreilles du commandant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Melun. — Imprimerie de DESRUES et Cie.

